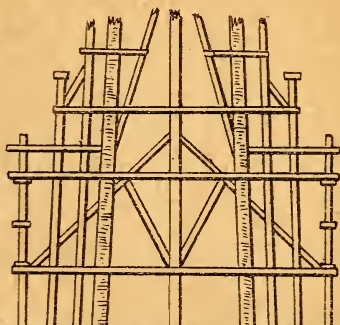

LUX
LIBERTAS


PEV NE PVIS·RIEN NE SVIS· Q'VN CHAPVIS·

ENTRETIEN
D'UN
MUSICIEN FRANÇOIS
AVEC UN
GENTILHOMME RUSSE,
Sur les effets de la Musique moderne.

OU
TABLEAU
DES CONCERTS
DE PROVINCE.

Ouvrage divisé en deux Parties.

Par Mr. D * * * de Dijon.



A DIJON,

De l'Imprimerie de DEFAY, rue Portelle.



M. DCC. LXXIII.

Il n'eſt point de ſerpent ni de monſtre odieux,
Qui, par l'art imité, ne puiſſe plaire aux yeux.

BOILEAU. *Art Poét. Chant III.*

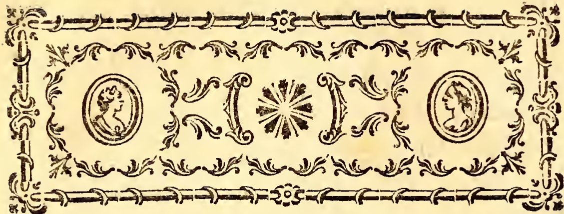


TABLEAU DES CONCERTS DE PROVINCE.



PREMIERE PARTIE.





E premier Miniſtre de la Cour de Petersbourg liſoit un jour le Chapitre IV. du cinquieme Livre de l'Hiſtoire de Polybe, où il eſt dit que la Muſique adoucit les mœurs, & que les Arcadiens, pour l'avoir négligée, devinrent cruels, & commirent beaucoup de déſordres. Frappé de cette lecture, ce premier Miniſtre réſolut auſſi-tôt d'établir des Concerts dans les principales Villes de l'Empire des Ruſſes, & chargea

Yvan-Stalkoff, Gentilhomme Moscovite, de se rendre en France, pour y prendre une idée de ses Spectacles.

Les vues de ce Seigneur étoient d'établir des Sociétés de gens de goût, & d'introduire la politesse des mœurs françoises parmi les Russes.

Stalkoff, avant que de se rendre à Paris, se détermine à parcourir les Provinces de France. La route qu'il prit le conduisit à la Ville de . . . . J'étois le premier Violon du Concert de cette Ville, qui étoit composé, comme par-tout ailleurs, de Musiciens de profession, *& d'Amateurs exécutans.* Le Russe vint me voir, dans la pensée que je pouvois l'introduire à ce Spectacle : en attendant l'heure du Concert, je lui fis quelques questions sur l'objet de son voyage; il satisfit ma curiosité. Mais l'ayant prévenu que je n'avois pas le droit de l'introduire à l'Académie de Musique, il me quitta pour aller prier un des Directeurs de l'y présenter.

Un accident m'ayant mis hors d'état d'aller remplir mes fonctions, j'envoyai dire qu'on ne m'attendît pas.

A peine étoit-il huit heures, que je vis revenir le Gentilhomme Russe : j'ai appris

votre accident, me dit-il; je viens vous marquer l'intérêt que j'y prends. Si vous voulez me permettre de souper avec vous, je vais rester : en attendant le souper, je partageai avec lui la gaieté que lui avoit inspiré le Concert.

S'il est vrai, dit le Russe, que la Musique adoucit les mœurs, assurément il ne me paroît pas qu'elle ait opéré cet effet sur le caractere des Habitans de cette Ville. En entrant dans la Salle du Spectacle de Musique, j'ai vu aux prises les Musiciens, jaloux de tenir votre place; l'un menaçoit de quitter, l'autre défioit ses concurrens; les uns se regardoient de travers, se traitoient d'ignorans, d'autres vouloient se battre : tous refusoient de recevoir l'accord d'A-mi-la, & chacun prétendoit le donner. Ce qui étoit extrêmement singulier, c'est que ceux qui vouloient donner l'accord, ne s'accordoient pas eux-mêmes. Le Directeur veut mettre la paix parmi eux, ils l'insultent ; ils alloient en venir aux mains, lorsque heureusement on se jette à la traverse, & on les appaise. Alors les uns prennent leurs instrumens, les autres distribuent la Musique sur les pupitres, & le Directeur commence par faire baisser

les Violons de deux tons, afin de ne point gêner la voix d'une Demoiselle qui alloit chanter une Cantate de *Haute-contre* A ce début, on pouvoit prévoir la cacophonie qui devoit en résulter ; mais jamais je n'aurois pensé qu'elle eût été poussée si loin Le Maître de Musique, les Accompagnateurs, le pere, la mere de la Demoiselle, son Maître à chanter, tous l'entourent pour lui donner le ton & le mouvement ; l'un frappe d'une canne, l'autre du pied, & d'autres de la main : celui-ci marque le deuxieme tems ; un autre le premier ; une voix de taille servoit de Souffleur, & chantoit tout ce que la Demoiselle devoit dire ; une autre articuloit quelques sons, qui tenoient tout-à-la-fois, de la *Basse-contre* & du *Fausset* ; mais le Maître à chanter de cette jeune Muse, veut seul lui donner le ton : sa voix qui octavioit comme un flageolet fendu, n'en peut donner de fixe. Le Directeur reprend ; il entonne d'une voix contrefaite, par des sons moitié *basse-taille*, moitié *flûtés*, les premieres notes de la Cantate : le pere, la mere chantent aussi, mais d'une voix tremblante & usée ; enfin, ils crient tous à pleine tête. Le bruit qu'ils font avec les pieds, vient au secours de la voix ; le Maître de Musique a

beau faire rétentir la Salle, du bruit de ſon bâton, la cacophonie n'en devient que plus frappante : la voix de la jeune Demoiſelle, par trop d'efforts, s'éteint ; le Directeur met ſa canne en pieces; le Maître à chanter pouſſe *les hauts cris*, & brûle ſa perruque : le Maître de Muſique briſe le pupitre ; ſon bâton lui échappe, & lui-même tombe à la renverſe, faute de point d'appui. Malgré ce tintamare, l'Aſſemblée applaudit ; l'on crie *bravo*, *bravo*, *braviſſimo*.

Je n'étois pas revenu de ma ſurpriſe, lorſqu'un ſecond *charivari* a commencé. C'étoit un *Concerto* de Violon. La partie principale a été jouée par un Amateur, qui affleuroit à peine les cordes de ſon inſtrument, & dont les ſons étoient plus ſouvent faux que juſtes. Cet homme s'agitoit beaucoup, frappoit du pied avec dépit, hauſſoit les épaules, & crioit de toute ſa force, *piano ;* mais malgré ſa délicateſſe, il ne s'appercevoit pas des défauts de cette Muſique. *Le ſecond deſſus*, haché par quatre Violons, étoit exécuté à trois tems, quoique la piece ne fût qu'à deux ; les *troiſiemes* jouoient majeur, *les alto* jouoient mineur ; & pour courronner ce chef-d'œuvre, *les violloncello* exécutoient le

premier Concerto du livre, tandis que les Violons jouoient le ſixieme. Je croyois qu'on ſe trompoit, & qu'on alloit impoſer ſilence à cette cohue : point du tout ; l'Aſſemblée en eſt ravie, & le Directeur a crié *bis.*

On alloit recommencer ; mais on demande une Symphonie de *Stamitz*. Les cors prennent le ton ; les clarinettes, les hautbois, les baſſons en font autant ; la Symphonie commence. L'Enfer en joie ne feroit pas un plus terrible vacarme que cette Muſique : courage, s'écrie le Directeur, courage ; voilà le chef-d'œuvre de la Symphonie ; elle fait un bruit de tonnerre, on ne s'entend pas parler.

Après cette Symphonie, un Avocat, en robe, s'eſt préſenté au pupitre. Dans ce moment, le Directeur dit fiérement à l'Aſſemblée ; *ſilence*, Monſieur va chanter ; qu'on l'écoute. Tout le monde ſe tut.

L'Avocat prend un air riant, leve la tête avec grace, minaude, crache & chante ; mais dès la deuxieme meſure, le nouvel Orphée pâlit & s'égare. Sa voix s'écartant du ton, juroit avec les accompagnemens ; il touſſe, il ſe trouble ; il veut former des ſons, la voix lui manque ; il retarde les doubles

croches ; il précipite les rondes : enfin, il reſte court & s'enfuit.

Une Cantatrice ſurvient. Dès qu'elle paroît on applaudit ; d'abord les premiers ſons qu'elle articule m'en impoſent ; mais bien-tôt j'apperçois ſes défauts. L'effronterie & la parure faiſoient tout ſon mérite. Deux petits Maîtres s'efforcent de la ſervir, & de faire valoir ſes talens : la jalouſie les diviſe ; l'un lui fait chanter les Récitatifs en Ariettes ; l'autre l'excite à chanter les Ariettes en Récitatifs : ils la troublent ſi fort, qu'elle abandonne le ton ; on tâche de le lui faire reprendre ; peine inutile, elle s'en étoit trop éloignée. Ses Accompagnateurs perdent patience & la quittent. Ses adorateurs ſe fâchent & ſe querellent ; alors la Cantatrice, outrée de dépit, pleure aulieu de chanter.

On ordonne de jouer des Symphonies *Allemandes ;* tandis qu'on les exécutoit, *un Amateur* s'eſt approché de moi, & m'a tenu d'aſſez mauvais propos ſur tous ceux qui compoſoient l'Orcheſtre. Il prétendoit, & ceci peut-être avec raiſon, que la direction d'un Concert ne devoit appartenir qu'à des gens de la premiere diſtinction, ou du moins à des perſonnes aſſez riches pour le ſoutenir

avec quelque dignité; mais, changeant la conversation ; ce grand homme pâle & maigre, m'a-t-il dit, que vous voyez de bout devant le clavessin, & qui feuillette des livres de Musique, a la vanité de se croire un célebre *virtuose*. Pour appuyer ses prétendus talents, & leur donner de la considération, il se dit d'ancienne Famille Musicienne; il prétend descendre d'un enfant *trouvé*, qui, dans le temps, fut donné à Antoine Baïf, Instituteur des premiers Concerts de Paris, & qui lui-même étoit fils naturel d'un autre Baïf, qui ne connut jamais son pere : il posséde deux talens supérieurement, & qui lui sont fort honorables. Il est tout-à-la-fois, le premier des Criminalistes de la Province, & le premier des Flageolets du Concert de notre Ville.

Cet autre qui est à sa droite, est encore un original singulier; il se prétend issu en ligne directe, du premier Trompette des Gens d'Armes de *Tacfarinas*, fameux Général des Armées Romaines, qui défit, selon lui, Thamas Koulikan, Roi de Perse, à la Bataille de Bouvine. S'il n'est pas savant Généalogiste ni grand Historien, du moins est-il un homme rare en fait de talens pour la Musique.

Quand il chante, les vibrations de sa voix sont si nettes, si belles, si distinctes, qu'on croit entendre cette nazarde & antiquaille turlutaine de Compiegne, envoyée l'an 737, à Pepin, par Constantin Copronyne.

Les Musiciens de notre Ville sont ses Admirateurs; aussi les protége-t-il avec tant de zele, que sans cesse il leur procure tous les Concerts qui se font *gratis* dans cette Ville.

Ce gros & grand homme, qui donne des ordres à tout l'Orchestre, est le Directeur du Concert. Croiriez-vous que dans les actes qu'il passe avec les Musiciens, il y prend le titre de *très-haut, très-harmonieux & très-sonore Seigneur?* Il a une si grande opinion de ses talens, qu'il a voulu perpétuer sa mémoire par son portrait qu'il doit faire placer demain avec solemnité, dans cette Salle. Il y paroîtra sur une estrade, assis dans un fauteuil; des Gagistes feront devant lui, & lui présenteront des instrumens de Musique & quelques ouvrages de leur composition, qu'il recevra du pied. C'est un homme unique, m'a-t-il ajouté : jamais Naples n'a produit de *Virtuose* plus célebre; jamais Paris n'a eu de Musiciens plus habiles. Il sait imiter, avec la voix, le coq-dinde & le rossignol; le fausset des

Caſtrati d'Italie, & les tons nazards des Haute-contres de Paris. Pluſieurs fois il s'eſt donné le plaiſir de faire accourir le Peuple aux carrefours de la Ville, qui, trompés par les ſons de ſa voix, croyoit que c'étoit le Trompette qui alloit faire quelque publication. La douceur de ſon nom annonce celle de ſa voix ; il s'appelle Fiacre-Luc-Marc-Roch Crache-note.

Cet habit galonné, qui eſt taillé comme un pain de ſucre, a la voix la plus mielleuſe qu'on puiſſe entendre ; c'eſt le Médecin de l'Hôpital : depuis qu'il a cet emploi, les revenus en ſont prodigieuſement augmentés. Y paroît-il par une porte, la mort s'enfuit par l'autre, & les malades la ſuivent en foule.

L'habit noir qui eſt debout derriere lui, eſt un Apothicaire ; il chante ici le *deſſus*, & fait les honneurs du buffet. Les mauvaiſes odeurs lui ſont ſi inſuportables ; il eſt ſi amateur de la pureté de l'air ; il craint ſi fort le retour de la peſte, en ce monde, que lorſqu'il donne un lavement, il envoie toujours ſon malade le rendre en l'autre.

Indigné de tant de mauvais propos, je quitte celui qui me les tient ; & tandis que je réflé-

chiffois sur le peu d'effet qu'avoit produit la Musique sur le caractere de cet Amateur, le Directeur & un nommé M. Faux-ton, m'ont offert de me conduire à la Bibliotheque.

Eh bien, me dit Stalkoff, en interrompant sa narration : reconnoissez-vous le tableau de votre Concert ? Oui, lui dis-je, & je pense que celui de la Bibliotheque sera aussi ressemblant.

Les deux Directeurs, reprit le Russe, m'y ayant conduit, m'en ont fait aussi-tôt l'analyse.

De ce côté, nous avons recueilli les meilleurs Auteurs Italiens ; ceux qui ont le mieux promené dans leurs airs & les *A* & les *E*, & qui se sont procurés, par ce moyen tout spirituel, les plus grands applaudissemens, même lorsque les roûlemens de ces voyelles empêchoient d'entendre ce que le Chanteur vouloit prononcer.

Là, ce sont les Symphonies des *Filtz*, des *Van Maldere*, de *Touëschi*, & des plus célebres Allemands. Ces Musiques font aujourd'hui, dans le monde, le plus grand bruit : l'effet en est si admirable, qu'il n'est pas nécessaire de captiver l'attention pour l'écouter. Chaque morceau est une tempête ; les doigts,

les pieds, les bras des Symphoniſtes, s'agitent ſi fort en les exécutant, qu'on a autant & plus de plaiſir à les voir, qu'à écouter les ſons qu'ils forment ſur leur inſtrument.

Ici, ce ſont les *Saiſons* de Vivaldi ; mais nous avons mis au rebut *l'Eſtro-Armonico*, n'en faiſant aucun uſage. Pour ce qui eſt de *l'Extravaganza* du même Auteur, cette Œuvre fait toujours le fonds de notre Concert.

Ils alloient continuer l'énumération de ce Tréſor Muſical, lorſqu'heureuſement un homme eſt ſurvenu pour leur dire qu'on les attendoit à l'Orcheſtre ; ils me quittent, & je les ſuis.

A peine étois-je rentré dans la Salle du Concert, que le Directeur & *Faux-ton* ont donné le ſignal du début d'un Chœur de Muſique. Le Batteur de meſure marque les tems à l'un, chante la partie de l'autre. Attendez là-bas, dit-il : ne partez pas que je ne vous avertiſſe ; comptez bien vos pauſes : un, deux ; à vous Meſſieurs les Symphoniſtes ; un, deux, trois ; commencez Meſſieurs les Cors ; un, deux, trois, quatre ; partez les flûtes ; préparez-vous Meſdemoiſelles ; allons partez : bon, voilà qui eſt bien ; retardez

d'une meſure vous autres baſſes. Paix donc les flûtes ; partez donc les violons : peſte ſoit des hautbois ; à vous timbales ; que le Diable vous emporte.

Tirititi , tralalala ,
Meſſieurs , forte , *fa* , *la* , *ut* , *fa*.

Eh ! prononcez donc Meſſieurs les baſſes-tailles , prononcez donc ces paroles : *quel doux Concert !* Mais , diſent-elles , il n'y a point ici de *doux Concert*. Dans la mienne , dit une *baſſe contre* , on a oublié d'écrire les paroles. Je crois , dit la *haute-contre* , que M. le Directeur n'a pas repris le renvoi : non , dit-on ; c'eſt M. *Faux-ton* qui a paſſé deux lignes. . . . . Hé morbleu ! il vous convient bien , vous autres Gagiſtes , de vouloir reprendre les gens qui vous paient ? Taiſez-vous , & chantez ſans rien dire : on recommence & tout marche.

Le Directeur & *Faux-ton* ſe mouroient d'aiſe ; mais la mâchoire du ſecond ſe diſloque ; ſa bouche reſte *béante* , à force de pouſſer de game en game la ſyllabe A. (*a*) Le Directeur continuoit & ſe perdoit dans

(*a*) C'étoit la faute du Compoſiteur.

un point d'orgue ; les Symphonistes en attendoient le résultat, & articuloient du bout des levres, *chut*, *chut*.

Le Directeur ayant poussé des sons à tort à travers, après avoir fait faire à sa voix des sauts, des bonds, des roûlardes, termine enfin ce beau chef-d'œuvre, en s'arrêtant sur une note qui juroit horriblement avec la basse qui l'attendoit à la finale. Content de lui-même, il jette, en finissant, les yeux sur son acolyte, & le voyant la bouche ouverte, il croit que c'est par admiration. Votre extase me flatte, lui dit-il ; c'est un éloge plus délicat que tous les applaudissemens que je puis espérer ; mais vous devez faire un point d'orgue à votre tour : allons partez, partez donc vous dis-je.

Faux-ton, plus occupé à remettre sa mâchoire en place que de chanter, fait des contorsions & des cris comme un chat qu'on étrangle. Ah ! l'excellent homme, s'écrie le Directeur : voilà qui est merveilleux ! Frappez, Messieurs, a-t-il ajouté, en s'adressant aux Symphonistes : frappez *la dominante* du mode où est Monsieur. Puis prêtant l'oreille aux cris de son émule : bon, bon, voilà qui est bien ; *crescendo*, mon cher ami, *crescendo*.

Mais

Mais ne voyez-vous pas, a repris un vieux Musicien, que Monsieur ne chante pas, mais qu'il crie de douleur? Vous êtes un âne, a repliqué le Directeur; vous êtes un sot, a répondu le vieux Musicien. A ce discours, celui-ci s'est saisi d'une basse; celui-là d'un basson. Le plus actif fut le Directeur; il frappe avec tant de furie, que du premier coup il terrasse son adversaire, & l'ensevelit dans son propre instrument. Le Musicien fait mille efforts pour sortir de sa basse brisée; en vain, ses jambes en l'air trépignent & cherchent un appui.

La perspective de ce plaisant Spectacle, les cris & l'embarras du Musicien confondu dans sa basse; la voix de ceux qui voloient au secours; quatre ou cinq petits chiens qui jappoient, tout cela produisoit un effet que je ne peux vous rendre par l'expression. Cependant l'un des Symphonistes, furieux de voir maltraiter son confrere, s'élance sur le Directeur, & d'un coup de poing, l'étend par terre; il en péte comme du sapin jetté au feu; on éclate de rire: la honte excite sa rage. Tout le monde accourt au secours du *Sonore* Seigneur; dans ce moment, le vieux Musicien qui trépignoit dans son instrument, ayant

fait un nouvel effort, se retourne sur le ventre, se releve, &, s'armant d'un pied de pupitre, il s'avance avec toutes les graces d'une tortue sur sa queue; & sans s'embarrasser si la basse qui tenoit à son corps, pouvoit le gêner, il attaque en gros tout ce qu'il rencontre devant lui.

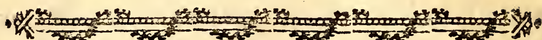
Il terrasse, lui seul, & Guibert, & Grasset,
Et Gorillon la basse, & Grandin le fausset,
Et Gerbais l'agréable, & Guerin l'insipide.

Faux-ton, d'un autre côté, s'étant remis la mâchoire, prend un chandelier fait en oreille d'âne, & en décharge un si grand coup sur le corps de bataille, qu'il renverse plus de la moitié des combattans : les livres de Musique, les instrumens & les chaises, voloient de toutes parts; les Dames jettoient des cris perçans. Enfin, voyant que ce n'étoit que trouble & confusion, j'abandonne le Concert, & je me sauve, en m'écriant: *est-ce donc ainsi que la Musique adoucit les mœurs !*

Hé bien ! Monsieur, tous les Concerts ressemblent-ils à celui-là ? Non, Monsieur, repliquai-je ; mais lorsqu'ils sont gouvernés comme celui d'où vous sortez, ils sont par-

tout les mêmes. Pour parvenir à rendre les vôtres meilleurs, voulez-vous me permettre de vous faire part de mes réflexions? Après le soupé, j'essaierai de vous donner les notions les plus générales & les plus nécessaires.





SECONDE PARTIE.



LE ſoupé fini, je lui dis; la bonté de vos Concerts, Monſieur, me paroît attachée à quatre principaux articles.

1°. A l'ordre qu'il faut obſerver dans l'adminiſtration.

2°. A la conſtante réſolution d'épurer la Langue Ruſſe, pour la rendre propre à la Muſique.

3°. Au choix des pieces.

4°. A la maniere de les exécuter.

Comme l'explication du premier & du dernier de ces articles, nous emporteroient trop de temps, je me charge de vous les donner par écrit.

Laiſſons-les donc, me dit le Stalkoff, & paſſons d'abord au ſecond, qui conſiſte à rendre la Langue Ruſſe propre à la Muſique, ou, pour mieux dire, à donner des tons à cette Langue.

Votre Nation, lui dis-je, eſt dans le cas d'avoir la plus excellente Muſique de l'Eu-

rope, parce qu'elle n'en a point. Or, en épurant votre Langue nationale, ce ſera l'un des plus ſûrs moyens d'avoir un bonne Muſique. Mais, pour exécuter ce projet, il ne faut pas négliger de régler les tons du diſcours, ni même de créer de nouvelles expreſſions.

Que les Savans qui ſeront chargés de travailler à ce grand œuvre, ſuivent le plan que ſuivirent autrefois & Cadmus & Lycurgue! Par l'amour du beau qu'eurent ces Légiſlateurs, la Muſique embraſſa & la connoiſſance des tons, & la ſcience de les lier aux paroles. Perſonne, alors, n'étoit Muſicien, s'il ignoroit que tel ou tel ſon convenoit à telle ou telle expreſſion. La Langue Grecque fut compoſée de mots, qui, quoiqu'écrits avec les mêmes ſignes, eurent des acceptions différentes, & qui ne pouvoient ſe faire ſentir que par l'élévation ou l'abaiſſement de la voix.

Les accens avoient des tons qui leur étoient particuliers; les ſyllabes avoient une quantité réglée de breves & de longues; & le geſte même avoit une affinité ſi intime avec le diſcours, que, quiconque geſticuloit, parloit. On avoit une Grammaire compoſée de ſons

graduels; & il y avoit autant d'analogie entre un ſon & une idée, qu'entre une idée & un geſte.

La Muſique étoit appuyée ſur trois ſons fondamentaux; l'*Hypate*, la *Néte* & la *Méſe*. La Langue avoit pour baze trois accens principaux, le *grave*, l'*aigu* & le *circonflexe*. Ainſi le Muſicien étoit en même-temps Grammairien, & poſſédoit de plus l'Art de la ſaltation; de-là, cette Muſique ſublime, auſſi familiere aux Acteurs de Théâtre, qu'aux Orateurs des Républiques.

Cette maniere d'exprimer la penſée, paſſa de la Grece à Rome; mais les inondations des Barbares ayant confondu l'ancien idiome de ces Pays policés, chaque Peuple s'eſt formé une Langue, ſans régler ni les tons ni les geſtes.

Cependant les Muſiciens mettent en Muſique tout ce que les Poëtes leur donnent. Motets, Cantatilles, Opéra; rien ne les arrête. Les ſons, les geſtes & même les paroles n'ayant pour eux aucune ſignification déterminée, il ne les lient jamais, ni ne leur donnent aucun aſſemblage; de ſorte qu'au-lieu de faire un tout de ces trois parties, ils les ſéparent, ſans s'inquietter de l'effet qui peut en réſulter.

Vous avez eu en Ruſſie un Souverain qui a fait des Soldats, des Négocians, des Artiſtes; les premiers ſont devenus, par ſes ſoins, les premiers Soldats du monde; les ſeconds, de célebres Négocians; & les Artiſtes, les plus habiles Ouvriers du Nord. Puiſſe le Miniſtre, qui vous envoie, exciter également l'émulation des Ruſſes pour les Arts agréables, & ſur-tout ſe ſignaler, en raſſemblant les talens qui peuvent conſtituer le parfait Muſicien. Mais, avant que d'épurer la Langue Ruſſe, il pourroit rétablir dans ſa perfection la Langue Grecque, dont les reſtes languiſſent en Ruſſie; il pourroit rendre à cette Langue, ſes tons fixes, appréciables & déterminés; il pourroit recouvrer les accens ſonores & ſignificatifs qui en faiſoient le fond, cette quantité qui régloit les ſyllabes en longues & en bréves; & après la reſtauration de ſes tons, il pourroit introduire ces qualités dans la Langue nationale. Cette entrepriſe ne lui coûtera pas beaucoup de temps; pour ſe la faciliter, qu'il écoute parler les Chinois, vos voiſins, qu'il étudie les tons de leur Langue, & ce que les différentes modifications de ces tons ſignifient; ce ſera la maniere la plus courte de réuſſir. De quelle gloire votre

Miniſtre ne ſe couvriroit-il pas, ſi, après cet eſſai, les Peuples d'Europe, excités par ſon exemple, eſſayoient à leur tour, de rétablir la Langue Latine dans ſon premier état, & qu'enſuite ils perfectionnaſſent la leur, pour ne rien laiſſer à deſirer ſur cet objet? C'eſt alors que les Temples, les Tribunaux, les Concerts, les Théâtres retentiroient de la déclamation la plus parfaite.

Mais, me dit le Ruſſe, permettez que je vous interrompe. La Muſique inſtrumentale auroit-elle autant dégénéré que la vocale?

Ces deux Muſiques n'ont gueres été plus heureuſes l'une que l'autre, répondis-je. Cependant ſi, depuis peu, les modernes ont tâché de réparer le déſaſtre de la premiere, en ne la faiſant jamais marcher qu'accompagnée de la ſeconde; ſi, pour couvrir ſes défauts, ils ont emprunté les qualités de l'une, pour les donner à l'autre, on n'a pas moins reconnu que ſouvent la ſymphonie produiſoit preſque tout l'effet qu'on attendoit de la Muſique vocale. Nos Muſiciens ayant ſenti la foibleſſe de ces deux Muſiques, & qu'elles ne pouvoient plaire l'une ſans l'autre, les ont toujours jointes enſemble; & ils ont très-bien fait, car les morceaux de Muſique les

plus pathétiques de *Lalande*, les plus facétieux du *Pergolèse*, sans un accompagnement de simphonie, n'affectent presque point l'ame, & ne nous portent que foiblement à la joie.

C'est en surmontant ces difficultés ; c'est en rendant la Langue Russe harmonieuse ; c'est en composant des sons significatifs & déterminés ; c'est en mesurant les syllabes ; c'est en réglant le geste, & en accordant cette partie de l'éloquence, avec les tons de la parole, que vous aurez une bonne Musique : & en effet, comment pourriez-vous vous flatter d'adapter une mélodie constante à la poésie, si vous négligez ces secours ?

Je passe au troisieme article, lui dis-je ; c'est celui où je vous invite de faire un choix de Musique pour vos Concerts. Ce choix doit faire le fond de votre Bibliotheque ; l'agrément des Spectateurs en dépend ; il est aussi essentiel de se munir de bonne Musique, qu'il est nécessaire d'avoir de bons Musiciens.

Les François, les Italiens ont crû qu'il suffisoit à la Musique, de rendre, avec énergie, les impressions vives, les sentimens profonds, les passions violentes, & d'imiter les bruits de la nature. Si les Moscovites se contentent de cela, il vous sera inutile de vouloir

rétablir la Langue Grecque, & d'épurer la vôtre, pour l'adapter à la mélodie ; il s'agira ſimplement de faire un choix des Auteurs qui ont imité les bruits naturels des élémens avec ſuccès ; de ceux qui ont eu pour objet de peindre le ſentiment ; de ceux qui ſe ſont appliqués à rendre avec goût les accords, d'après l'analyſe des vibrations du corps ſonore, ſoit par une harmonie complette, ou par une ſuite de ſons arrangés mélodieuſement.

Parmi les Auteurs qui ont imité les bruits de la nature, *Marin-Marais*, dans ſon Opéra *d'Alcionne*, a imité une tempête, par des ſons plus propres à effrayer l'ame, qu'à contenter l'oreille. *Rameau*, dans le Ballet des Indes galantes, en a fait une plus effrayante encore. Mais quel Tableau vaudra jamais celui dont je vais vous parler !

L'ouverture de l'Opéra de Zaïs, repréſente le cahos à la naiſſance du Monde : c'eſt un bouleverſement général ; ce ſont des tons ſans harmonie ; des vents impétueux ſifflent de toutes parts ; le Ciel ſe déchire ; la terre s'écroûle ; la foudre éclatte ; l'onde mugit ; tout eſt en confuſion. Peu à peu les vents s'appaiſent, la foudre ceſſe, la Mer ſe calme, les

tons diſſonans diſparoiſſent, les conſonnances leur ſuccédent, la mélodie ſe développe ; chaque partie ſe diſtingue de la partie principale ; & l'ouverture finit par l'harmonie la plus parfaite.

Le nom de l'Auteur excite votre curioſité ; & peut-être cherchez-vous ſa patrie au-delà des Alpes : non, Monſieur ; c'eſt un François ; c'eſt Rameau. Quoiqu'on mépriſe la Muſique Françoiſe, depuis que Mr. Rouſſeau de Geneve a écrit contre elle, je doute qu'en Italie on puiſſe donner en ce genre de Muſique, un morceau plus parfait. Je ne ſache gueres que *Vivaldi*, qui ait fait de la Muſique comparable à cette ouverture.

Celui-ci, Auteur des premiers *Concerto*, leur a donné la forme la plus belle : harmonieux dans les *Tutti ;* mélodieux dans les *Solo*, ces Concerts ſemblent repréſenter un chœur de Muſique ; les Acteurs qui accompagnent le perſonnage principal, répondent gaiement ou avec tranſport, ſuivant l'émotion que cet Acteur principal leur inſpire. Son *Concerto*, intitulé le *Printemps*, quoiqu'il n'y ait pas mis la derniere main, plaira dans tous les ſiécles & à toutes les Nations, parce qu'il repréſente cette Saiſon par un chœur

d'oiſeaux qui ſemble accompagner le Roi du chant, qui lui répond par le plus charmant ramage. Dans ce *Concerto*, au gazouillement général des oiſeaux, ſuccéde une mélodie champêtre ; & cette mélodie, par ſa variété, inſpire toute la gaieté du Printemps. On croit entendre un ruiſſeau qui ſe heurte contre des cailloux, & forme, en bouillonnant, un agréable murmure. Le feuillage des arbres, agité par le ſouffle des zéphyrs ; un orage inopiné, interrompant un inſtant la tranquillité de l'air ; le calme revenant auſſitôt, tous ces objets ne ſont pas moins ſenſibles ; mais pour rendre l'illuſion plus parfaite, l'Auteur, par la douceur des ſons, nous tranſporte au milieu des boccages, nous promene de prés en prés, nous conduit dans des vallons, & nous fait voir des Bergers danſans au ſon des chalumeaux, ſur l'herbe verte, ou ſur des fleurs naiſſantes.

Quant aux Auteurs qui ont exprimé le ſentiment, en voici quelques-uns.

Lulli, Auteur des premiers *Opéra* François, s'eſt diſtingué par des tons nobles, par un ſtyle ſimple & majeſtueux. Il exprime le ſentiment, avec une vérité & une tendreſſe peu communes.

Tout le monde ſçait le trait que je vais rapporter.

Ses envieux lui reprochoient un jour de ne devoir ſa réputation qu'aux vers tendres de Quinault, & d'être incapable de rendre avec énergie une poéſie mâle & ſublime. La colere ſuffit & vaut un Apollon, dit Boileau, d'après Juvenal, auſſi Lulli, bleſſé de l'injure, ſe ſent-il tout-à-coup inſpiré. Il s'anime, ſon ame s'éleve au-deſſus d'elle-même; & courant à ſon Claveſſin, il chante, en s'accompagnant, ces vers d'Iphigénie.

Un Prêtre environné d'une foule cruelle,
Portera ſur ma fille une main criminelle,
Déchirera ſon ſein, & d'un œil curieux,
Dans ſon cœur palpitant, conſultera les Dieux.

Racine prétend que l'un des Auteurs lui avoit raconté ce fait, & qu'il lui diſoit qu'ils ſe crurent tous préſens à cet affreux ſpectacle; que les tons que Lulli ajoutoit aux paroles, leur faiſoient dreſſer les cheveux à la tête.

Quoiqu'il en ſoit des critiques qu'on a faites de Lulli, ſa Muſique n'en eſt pas moins belle. L'expreſſion & le ſentiment ſemblent s'accorder pour être tour à tour l'ame de ſes chants. Tout ce qu'on peut reprocher à ce

Muſicien, c'eſt de n'avoir mis aucune différence entre les *récitatifs* du genre tragique, & ceux qu'il a compoſés dans d'autres genres. Peut-être auſſi a-t-il penſé que l'harmonie ſeule détermine le caractere de l'expreſſion.

Lorſque ce Muſicien a voulu étaler l'effet des vibrations choiſies du corps ſonore, il a déployé l'harmonie la plus noble. Ses ſymphonies ſont hardies, quoique monotones; l'exécution en eſt rude, mais l'expreſſion en eſt forte. Lulli jugeoit peut-être de l'effet de ſa Muſique, comme les grands Peintres jugent de l'effet des proportions & du coloris, dans la perſpective.

Pergolèſe paroît avoir diſtingué deux ſortes de ſtyles dans la Muſique. Son Opéra de la *Serva-Padrona*, ſurpaſſe tout ce qu'on a fait juſqu'à préſent dans ce genre. Cependant Mr. Philidor, Muſicien François, ſemble l'emporter ſur lui, dans le *Maréchal Ferrant*, non pas quant au récitatif; car le ſeul qui ſoit dans cet Opéra, eſt ſervilement copié d'après ceux de Pergolèſe, mais pour les chants qui peignent & qui font illuſion. Comme la mélodie fait tout l'ornement de ce genre bouffon, il eſt probable que Pergolèſe a penſé que la multiplicité des parties, ce

grand appareil d'accords, ne convenoit qu'à la pompe du ſtyle tragique.

Lalande, par ſes Motets, a quelquefois attendri ſon auditoire juſqu'aux larmes. Vivaldi, auſſi expreſſif que Lalande, a ſouvent ému par les ſiens, les Italiens ſes Compatriotes.

Quant à ceux qui ont compoſé des ſymphonies, ſans autres deſſein que d'expoſer d'une maniere agréable, l'effet des vibrations du corps ſonore, Corelly tient le premier rang.

La Sonate inventée par ce Muſicien, fut reçue dans toute l'Europe avec applaudiſſement. Cet Italien n'avoit point eu de modele ; mais cette ſorte d'ouvrage eut tant de mauvaiſes copies, que cela fit dire à Fontenelle : *Sonate, que me veux-tu ?* Fontenelle avoit raiſon ; toute Muſique qui ne peint rien, reſſemble à ces diſcours enflés, où, ſans traiter aucun ſujet, l'Orateur étale de grands mots.

Leclair, dans ſes Sonates, a ſurpaſſé Corelli : ſon harmonie eſt noble ; ſes chants ſont énergiques & touchans ; ſes modulations ſont élégantes : il y a beaucoup de feu & de délicateſſe dans ſes *Allegro*. Pendant trente ans, on n'a joué que les *Sonates* de cet Au-

teur ; mais le goût a changé. Les hommes n'ayant point de regles *du beau*, ne peuvent le fixer : cependant les *Sonates* de Leclair ſont ſi propres à former les Eléves de Violon, au doigter de cet inſtrument, qu'elles méritent d'être recherchées.

Tartini en a fait auſſi qui paſſent pour belles ; mais elles ſont écrites d'une maniere qu'on peut dire que leur beauté conſiſte bien plus dans la qualité du ſon que tire de l'inſtrument celui qui les exécute, que dans le chant & l'harmonie dont elles ſont compoſées. D'ailleurs, ces *Sonates* n'étant qu'un *canevas* des idées de l'Auteur, celui qui les exécute eſt obligé de créer des traits & des penſées pour les faire valoir.

On a auſſi des Sonates de *Locatelly* ; il y en a dans ſes Recueils, de très-agréables ; mais, en général, elles s'écartent du naturel ; des *Arpegio* trop fréquents ; des ſons trop aigus déparent ſa Muſique. Il ſemble qu'on pourroit appliquer plus heureuſement à cet Auteur, les vers ſuivans, que l'envie a produit contre Rameau.

Si le difficile eſt le beau,
C'eſt un grand homme que Rameau,

Cependant, quoiqu'on puiſſe appliquer ces

vers

vers à *Locatelly*, on ne le doit faire qu'avec diſcrétion. La ſimple nature n'eſt pas facile à imiter : il en eſt des Muſiciens comme des autres Artiſtes ; plus ils avancent dans leur Art, plus ils le trouvent difficile. Si l'on s'écrie contre la difficulté, c'eſt le plus ſouvent parce qu'on manque de capacité pour l'exécuter. Les Tableaux des *Raphaël*; les Statues des *Girardon*, n'ont point été aiſées à faire. Le celebre *Monteſquieu* n'a fait ſon Livre de *l'Eſprit des Loix*, qu'après trente ans, encore cet Ouvrage n'eſt-il qu'un eſſai ; mais eſt-il pour cela un mauvais Ouvrage ?

La difficulté ne peut être mépriſable que dans les choſes où elle n'exprime rien ; & voilà pourquoi je ne ferai jamais d'eſtime des Symphonies des Locatelly, des Pugnany, des Cramer. Les *Sonates*, les *Concerto*, les *Trio* de ces Auteurs, loin de porter au fond du cœur les ſentimens énergiques que toute Muſique doit y porter, ne font que fatiguer l'oreille & l'excéder d'ennui. Comme la Muſique eſt un Art d'imitation, il eſt ridicule à un Violon, de jouer près du *chevalet*, ſi ce n'eſt pour imiter le ramage des oiſeaux, le ſifflement des ſerpens, ou celui des vents impétueux.

Lully, Marin-Marais, Lalande, Pergolèse, sont des Maîtres, il eſt vrai, qui peuvent ſervir de modeles ; mais il faut éviter de tomber dans leurs défauts : ſouvent ils n'ont point eu d'égard aux ſituations.

Dans le Monologue d'*Armide*, *Lully* a manqué preſqu'entiérement d'exprimer l'embarras & l'agitation de cette Princeſſe, qui tient la vie & la mort de ſon Amant. Quels ſons aigus ! quel bruit pour rendre cette agitation exprimée par ces vers, qui n'en demandent que d'entre-coupés, de tremblants & de ſombres.

Enfin, il eſt en ma puiſſance,
Ce fatal Ennemi, ce ſuperbe Vainqueur ;
Le ſommeil le livre à ma vengeance,
Je vais percer ſon invincible cœur.

Les ſons ſoutenus & criards que forme *Armide*, ſont très-ridicules ; on pourroit lui dire *chut* ; ſi vous éveillez Renaud, il vous échappera.

Lully pouvoit peindre, par le ſecours de la Symphonie, le ſommeil du Héros, tandis qu'Armide auroit exprimé, par les tons de la voix, ſa haine, ſon déſeſpoir, la ſuſpenſion de ſon ame, le trouble de ſon cœur, & la crainte de perdre l'occaſion de punir ſon Amant.

M. Rousseau de Geneve, ce fier Censeur de la Musique françoise, & qui en a dit tout le mal qu'elle méritoit, sans en dire le bien, s'est aussi écarté de la convenance, dans son *Devin du Village.*

Colette ayant chanté depuis le commencement de cet interméde, des airs convenables au style champêtre, s'avise tout-à-coup, vers la fin, de chanter sur un ton différent; c'est-à-dire, dans un style étranger à la pastorale : c'est l'Ariette de la derniere Scene, qui commence par ces mots.

Avec l'objet de mes amours,
Rien ne m'afflige, tout m'enchante.

Il y a dans cette Ariette, trop d'harmonie; les modulations sont trop affectées; la marche de la *basse-continue* est d'un rythme trop grave, pour caractériser les mouvemens du cœur d'une Paysanne : l'ame d'une Bergere est simple; elle ne peut être affectée des airs de *petite-Maîtresse.* Colette, epouse Colin, & Colin est un Paysan. Si Colin eût promis à Colette d'acheter une Charge de Procureur Fiscal, on passeroit à sa femme ces airs de vanité, à cause de l'usage.

Lalande & Pergolèse ont fait des fautes encore plus grandes, dans la Musique Ecclé-

ſiaſtique. Lalande, dans le Pſeaume *Dixit Dominus*, a fait répéter, tour à tour, vingt fois le mot *ſede*, par deux voix d'enfans. Y penſoit-il ? Le Pere Eternel & le Sauveur du Monde, durent-ils faire des façons pour s'aſſeoir l'un devant l'autre ? Quel égarement, quelle indécence pour un Chrétien qui occupe ſa plume à chanter les louanges du Tout-Puiſſant !

Quant à Pergolèſe, la Muſique de ſon *Stabat* paſſe pour un chef-d'œuvre. Cette Muſique, il eſt vrai, en impoſe beaucoup à l'oreille ; elle eſt parſemée de beaux chants : les modulations ſont tournées ſi adroitement, qu'on peut les admirer. Mais l'Auteur s'éleve quelquefois ſi haut, que fatigué de ſon vol, il tombe précipitamment, & ſes chûtes ſont terribles. Par une répétition déplacée, il fait mourir trois fois le Sauveur. (*a*) Cependant on prétend que cet endroit même eſt un morceau de Muſique ſublime.

Sublime, répartit Stalkoff ; ſi Pergolèſe avoit lû Sénéque ; & ce qui vaut mieux que Sénéque, s'il avoit conſulté la Nature, il eût appris que les grandes douleurs ſont

(*a*) Voyez ſon *Stabat*.

muettes. Boſſuet, cet Orateur vraiment ſublime, dans l'Oraiſon de Madame Henriette d'Angleterre, n'a dit qu'une ſeule fois, Madame ſe meurt; Madame eſt morte... Le Muſicien a-t-il fait d'autres fautes?

Oui, répondis-je; des fragmens de Vaudevilles, des mots entre-coupés ſans néceſſité, des phraſes répétées mal-à-propos, déparent cette Muſique, & la rendent auſſi déplacée que le duo du *Dixit* de Lalande; & ſi l'on compare les ſyllabes longues & les breves, avec la valeur des notes, on deſireroit de renvoyer ce prétendu chef-d'œuvre à la refonte.

Il faut obſerver les longues & les breves, & ne jamais excéder la juſte meſure qu'elles doivent avoir, comme on le fait dans la Muſique moderne; des ſyllabes prolongées ſans fin, confondent les paroles; des ſons trop courts, trop brefs, les confondent également. Eſt-on pardonnable de déparer la Langue pour embellir la Muſique? On ne peut pas dire que Lalande & Pergolèſe étoient forcés de renoncer à la vérité de l'expreſſion, & à l'exactitude des régles de la Langue Latine, pour éviter la monotonie, puiſqu'ils ont fait ces fautes dès le début.

Si je vous fais ces remarques, c'eſt que dans nos Concerts de Province, on exécute, dans le même jour, de la Muſique ſacrée & de la profâne ; c'eſt que je crains qu'en Ruſſie, vous ne mêliez dans vos Concerts ces deux ſortes de Muſiques, & qu'on ne releve point de pareilles fautes.

Combien n'ai je pas été choqué d'entendre dans nos Concerts ces paroles du Poëte Rouſſeau, à côté du *Stabat* ?

Par un baiſer ravi ſur les levres d'Iris,
De ma fidele ardeur j'ai dérobé le prix ;
Mais ce plaiſir charmant a paſſé comme un ſonge ;
Ainſi je doute encore de ma félicité :
Mon bonheur fut trop grand, pour n'être qu'un menſonge ;
Mais il dura trop peu pour une vérité.

Lorſque le Miniſtre de la Cour de Petersbourg aura fait un choix de Muſique ; lorſqu'il aura mis de l'ordre dans les Concerts qu'il aura établis, ne feroit-il pas convenable de faire une loi qui condamnât à quelque peines afflictives, quiconque feroit des innovations dans la Langue & dans la Muſique ? Cette ſévérité ne feroit pas nouvelle : Licurgue, ce divin Légiſlateur de Sparte, après avoir fait un choix parmi les meilleurs genres

de cet Art, défendit, par une loi rigoureuſe, d'y faire aucun changement. (*a*) Les Magiſtrats, chargés de maintenir cette loi, punirent ſévérement, pendant pluſieurs ſiecles, tous les Muſiciens qui ne reſpecterent point l'Arrêt de Licurgue : c'étoit ſur un échaffaut que le tranſgreſſeur de cette loi en ſubiſſoit la peine ; & l'inſtrument ſur lequel le délinquant avoit exécuté ſa nouvelle Muſique, étoit expoſé dans le Temple d'Apollon, à la vue du Public, avec autant d'ignominie, qu'on en charge en France les voleurs de grands chemins.

Dès qu'on négligea de tenir la main à l'exécution de cette loi, la Muſique dégénéra. Un Timothée, un Menalippyde s'ingérerent de corrompre les mouvemens ; un Philoxene emplifia la Muſique de nouvelles modulations plus délicates que nerveuſes, & plus recherchées que naturelles ; un Phrynis rapporta de nouveau, le genre chromatique, genre déjà proſcrit par la moleſſe qu'il répandoit dans l'ame. (*b*) Cette infraction faite à la loi de Lycurgue, ne reſta pas d'abord im-

(*a*) Athenée, liv. 1 chap. 13.

(*b*) Plutarque, de la Muſique.

punie ; les Magiſtrats s'y oppoſerent, les Philoſophes déclamerent contre elle, & juſqu'aux Poëtes Dramatiques, tels que Phérécrates & Ariſtophanes, introduiſirent la Muſique ſur le Théâtre, en habit de femme, déchirée de coups de verges, & à côté d'elle, la Juſtice qui lui demandoit, pourquoi elle étoit ſi maltraitée ? Mais la plus cruelle punition que reçurent ces infracteurs, c'eſt qu'inſenſiblement le génie de la Muſique les abandonna : les grands effets qu'opéroit l'ancienne, diſparurent, & les mœurs dégénérerent.

Voilà, Monſieur, les avis que je puis vous donner, pour que vous ayiez en Ruſſie des Concerts meilleurs qu'en France. Vous voyez que ce n'eſt point aſſez d'être flatté d'une harmonie pleine, d'une mélodie délicate, ou d'un mouvement tendre ou léger, pour diriger un Concert, mais qu'il eſt encore indiſpenſable d'avoir une parfaite connoiſſance de tout ce que je vous ai repréſenté. Il peut ſe trouver dans vos Villes, des Fontenelle, des Jean-Jacques ; il ne ſeroit ni flatteur pour vos Muſiciens, ni ſatisfaiſant pour les Chefs de vos Concerts, d'entendre dire, *Sonates que me veux-tu ?* Ni de voir

bouleverſer votre Muſique, pour en ſubſtituer d'autres qui ne vaudroient pas mieux, & qu'une nouvelle mode ne tarderoit pas d'effacer.

Le Ruſſe alors ſe leva, me remercia, m'embraſſa, me dit que toute ſa vie il ſe ſouviendroit & de mes inſtructions & de notre Concert. Des unes, pour former de bons Muſiciens; de l'autre, pour expulſer de ces Spectacles tous les Amateurs & Muſiciens qui ſeroient plus propres à déſunir les Sociétés qu'à les former. O le joli Concert, ajouta-t-il; c'étoit bien la peine de venir de Moſcou pour l'entendre! En vérité j'admire ceux qui paient pour y avoir place. Dieu du goût, vous ignorez ſans doute l'outrage qu'on fait en ces lieux à l'harmonie! Venez, hâtez-vous d'y paroître, & chaſſez les reſtes d'un Peuple Viſigot qui vous inſultent.

Je répliquai à l'invocation du Moſcovite, par ces deux vers de Mr. de Voltaire.

Le Dieu connoit tous leurs défauts,
Mais c'eſt en répandant des larmes.

Oui, dit-il, avec tranſport, ce Dieu doit en répandre; puis, après avoir rêvé un mo-

ment, il partit, en déclamant avec force cette Epigramme du célébre Piron.

. . . .
Certes, s'il n'eût onc été d'autre lyre,
Que celle-là qui jure sous leurs doigts;
Au tour de lui, des lions peu courtois,
Orphée eût vu se dresser les crinieres;
Arion eût, sous l'eau, péri cent fois,
Et Thébes encore seroit dans les carrieres.

FIN.

Vu. Permis d'imprimer. A Dijon ce 25 Août 1773. CHARBONNEL, *Prem. Échevin.*



LETTRE
A M. DALAMBERT.

MONSIEUR,

Tous les Ouvrages qui paroiſſent ſur la Muſique, m'intéreſſent trop pour ne pas exciter ma curioſité : j'avois lu la premiere édition de vos Elémens de Muſique, avec la plus grande attention ; je n'en ai pas moins apporté à lire la ſeconde. Pour vous prouver combien j'ai pris de plaiſir à cette lecture, permettez-moi de vous faire part de quelques remarques ſur votre nouvelle édition.

L'origine que vous donnez au mode mineur, dans le deuxieme chapitre, & que vous annoncez comme étant plus ſimple & plus directe que celle qui eſt donnée à ce mode

dans la premiere édition, ne me paroît pas mériter la préférence. Je croirois même, qu'aulieu d'établir le principe de ce mode, vous le détruisez.

Vous dites, MONSIEUR, « que dans » le chant *ut*, *mi*, *sol*, les sons *mi* & *sol*, » sont tels, que le son principal *ut*, les fait » résonner tous deux ; mais que le second » son *mi* ne fait point résonner *sol*, qui n'est » que sa tierce mineure. Or, imaginons, » *ajoutez-vous*, qu'aulieu de ce son *mi*, on » place entre les sons *ut* & *sol*, un autre » son qui ait, ainsi que le son *ut*, la proprié- » té de faire résonner *sol*, & qui soit pour- » tant différent d'*ut* ; ce son qu'on cherche, » doit être tel, qu'il ait pour dix-septieme » majeure, le son *sol*, ou l'une des octaves » de *sol* ; par conséquent le son cherché doit » être à la dix-septieme majeure au-dessous » de *sol*. Or, le son *mi* étant à la tierce mi- » neure au-dessous de *sol*, & la tierce ma- » jeure étant d'un demi ton plus grande que » la tierce mineure, il s'ensuit que le son » qu'on cherche, sera d'un demi ton plus » bas que *mi*, & sera par conséquent *mi* b mol.

Qu'il me soit permis, MONSIEUR, de vous représenter que si le son *sol* ne peut être

produit que par le ſon *mi*-b-mol, ce dernier ne peut provenir que d'un ſon plus bas que le ſon *ut ;* mais j'ai déjà démontré dans un petit Ouvrage contre Mr. Rameau, que dans un corps ſonore, il n'y avoit point de ſon plus grave que le ſon principal. (*a*)

Quoiqu'il en ſoit, MONSIEUR, j'ai un grand penchant à regarder ce mode comme étranger à la nature. Ce qui me détermine encore à le croire, c'eſt que ſi je voulois adapter à la tonique d'A-*mi-la*, l'accord ſuivant, *la-ut-mi*, ou à la tonique d'F-*ut-fa*, celui-ci, fa-*la-b-ut*, je ſerois d'abord arrêté, par la contrariété des principes établis dans le premier chapitre de la premiere édition de vos élémens, & ceux que vous donnez dans le deuxieme chapitre de la ſeconde ; je ſerois arrêté par un autre principe dont vous faites l'éloge, principe donné par Mr. Tartini, & que vous avez traduit de cette maniere. „ Deux ſons à la tierce mineure, comme *ut* „ *dieze* & *mi*, frappés à la fois par deux inſ-

(*a*) Voyez les réflexions ſur divers Ouvrages de M. Rameau, imprimés à Rennes chez Julien Vatar, en 1761, & qui ſe trouvent à Paris chez Lambert, Libraire, rue de la Comédie Françaiſe.

„ trumens ſemblables, donnent la dixieme „ majeure *la* au-deſſous du ſon le plus grave, „ *ut* dieze. „ Je ſerois arrêté par la difficulté que nous avons à chanter ce mode mineur; je le ſerois encore, en cherchant la raiſon qui a porté les modernes à diſtribuer les ſons de l'échelle du mode mineur, comme ils l'ont fait; mais ce qui m'arrêteroit bien plus, ce ſeroit en comparant cette échelle avec celle des anciens, de trouver dans celle des premiers, le demi ton toujours placé au haut de la tierce qui conſtitue ce mode, tandis que dans celle des anciens, ce demi ton eſt placé au bas. (*a*) Je paſſe à quelques autres chapitres.

Dans le premier livre, pag. 14. ch. 1. l'harmonie & la mélodie ſont établies ſur l'expérience ſuivante. “ Si on fait réſonner un corps „ ſonore, on entend, outre le ſon principal, „ deux ſons très-aigus, dont l'un eſt à la quin„ te du ſon principal, l'autre à l'octave de „ ſa tierce majeure.

(*a*) Les oiſeaux qui ſont nos premiers Maîtres pour la bonne Muſique, ont-ils jamais chanté dans le mode mineur? Et penſe-t-on que même, en les apprivoiſant, ont pût les amener à ce mode?

De-là, MONSIEUR, vous concluez, ch. 3. & 4. que, « puiſque le ſon *ut*, *que vous prenez* » *pour ſon principal*, fait entendre le ſon *ſol*, » & qu'il eſt entendu dans le ſon *fa*, leſquels » ſons *ſol* & *fa*, ſont ſes deux douziemes, » nous pouvons imaginer un chant composé, » de ce ſon *ut*, & de ſes deux douziemes, » *fa* & *ſol*, l'une au-deſſus, l'autre au-» deſſous ; ce qui donne le chant ou la » ſuite des quintes *fa*, *ut*, *ſol*; que de ce » principe naît l'ordre que tiennent les ſons » entr'eux, tant en harmonie qu'en mélodie ; » qu'ainſi les trois ſons *fa*, *ut*, *ſol*, & les » harmoniques de chacun de ces trois ſons ; » c'eſt-à-dire leurs tierces majeures & leurs » quintes, compoſent tout le mode majeur » d'*ut* : donc la ſuite des quintes *fa*, *ut*, *ſol*, » dans laquelle *ut* tient le milieu, peut être » regardée comme repréſentant ce mode. On » pourra de même prendre la ſuite des quintes » *ut*, *ſol*, *re*, comme repréſentant le mode » de *ſol*, & *ſi* b, *fa*, *ut*, comme repréſentant » le mode de fa.

Ces principes d'harmonie & de mélodie que vous renfermez dans les quatre premiers chapitres, ſont très-bien expliqués ; il ne me reſte qu'un petit ſcrupule.

Les trois ſons *fa*, *ut*, *ſol*, entre leſquels *ut* tient le milieu, peuvent, dites-vous, être regardés comme repréſentant le mode d'*ut* ; mais de ces trois ſons, quel eſt le générateur ? Sans doute que ce n'eſt pas celui que vous placez au centre ; car, je le répéte encore, le corps ſonore qui d'abord le produiroit, ne pouvant donner de ſon plus grave que lui-même, ſe diviſeroit en bien des parties, avant qu'il n'en produiſit une plus grande que le ton, & qui feroit naître au-deſſous de lui, une progreſſion de quintes, telles qu'il les fait naître au-deſſus.

On s'attendoit que vous, MONSIEUR, qui avez travaillé à *éclaircir*, à *développer*, à *ſimplifier* le ſyſtême de Mr. Rameau ; que vous, qui n'admettez point d'autre expérience, que celle de l'article 19. de vos Élémens; pour la conſtitution de l'harmonie, euſſiez eu la complaiſance de nous inſtruire, & de nous montrer avec plus de préciſion que n'a fait Mr. Rameau, d'où dérivoit enfin l'ordre de ces trois ſons. C'eſt donc pour ſuppléer à ce qui paroît vous être échappé, que j'établis les deux principes ſuivans ; car je n'admettrai jamais qu'un ſon donné, en produiſe d'autres au-deſſous de lui, comme il en produit au-deſſus.

Origine

Origine des deux quintes qui conſtituent l'harmonie d'un mode.

Une corde ſonore qui donne *fa*, & qui, après avoir produit les ſons *ut* & *ſol*, parvient, par la propagation de ſes vibrations, à faire réſonner par une gradation de quintes, les ſons *mi* dieze, *ſi* dieze & *fa* double dieze, donne à-peu près, par ces ſons, les octaves doubles ou triples de *fa*, *ut*, *ſol* naturels, qui ont produit les premiers. (*a*) Or,

(*a*) Ne ſoyons pas ſurpris d'entendre dire que les ſons *mi dieze*, *ſi dieze* & *fa* double dieze, ſoient les repréſentans des ſons *fa*, *ut*, *ſol* naturels. Sur l'orgue, ſur la flûte, ſur la viole, on n'eſt point choqué de leur inexacte identité. Dans les Concerts, tous les inſtrumens paroiſſent d'accord, tous les Muſiciens paroiſſent jouer & chanter juſte, ſans que cela ſoit à la rigueur, & l'oreille en eſt-elle bleſſée ?

Dans une aſſez longue ſucceſſion de quintes, ces quintes s'altérent de maniere à rendre les octaves hors de leur proportion. C'eſt pour remédier à cette altération, qu'on a imaginé de les tempérer dans la pratique. La nature pourtant s'y oppoſoit ; mais le goût s'eſt oppoſé à ſon tour, à la nature, & il l'a emporté ſur elle : c'eſt ainſi, comme l'a fort bien remarqué M. Rouſſeau, que tout dégénére entre les mains de l'homme. Il force une

ſi l'on veut s'arrêter à ces trois ſons, qui ſont à peu-près les octaves des premiers, pour en former un mode de Muſique, on aura un ſon central qui donnera ſon nom au mode ; on aura la dominante de ce ſon, qui eſt ſa quinte au-deſſus, & la ſous-dominante qui eſt ſa quinte au-deſſous, & tout cela fort naturellement.

Autre origine des deux quintes qui conſtituent l'harmonie d'un mode.

Une corde qui donne *fa* pour ſon principal, peut produire le mode d'*ut*, parce que *fa* ayant fait réſonner ſa quinte, cette quinte reproduit à ſon tour, ſa propre quinte, & tient le milieu entre les deux harmonies.

A l'égard de la premiere de ces origines, ne reconnoiſſez-vous pas, MONSIEUR, l'intime liaiſon qui ſe trouve entre les deux quintes, ſans avoir beſoin de recourir à des ſuppoſitions, comme l'a fait M. Rameau : ne

---

terre à nourrir les productions d'une autre; un autre arbre, à porter les fruits d'un autre. . . . Il mutile ſon cheval, ſon chien, ſon eſclave; il bouleverſe tout; il défigure tout; il ne veut rien tel que l'a fait la nature. *Emille, en de l'Ed. tom. 1. pag. 1.*

reconnoiſſez-vous pas que le rapport entre les ſons *mi* dieze, *ſi* dieze, *fa* double dieze, & les ſons *fa*, *ut*, *ſol* naturels, eſt des plus eſſentiel pour établir le principe dont vous parlez, qui eſt *que les ſons fa*, *ut ſol repréſentent le mode d'ut.* Quoiqu'il en ſoit, s'il me falloit adopter ce principe, je ne pourrois le faire qu'en le conſervant tel que je viens de l'expoſer.

Quant à la ſeconde, c'eſt la même choſe: s'il faut que je me perſuade, d'après l'exemple que vous nous donnez, que les ſons *fa*, *ut*, *ſol* repréſentent le mode d'*ut*, je ne le peux croire, ſans penſer qu'ils ſont produits par un corps ſonore, qui donne d'abord le premier, autrement le plus bas des ſons, & non-pas d'abord celui du centre.

Je viens maintenant aux cinquieme & ſixieme chapitres. Vous traitez, Monsieur, de la formation de l'échelle diatonique des Grecs, & de celle des Modernes La premiere a été, dites-vous, formée par la ſuite des quintes *fa*, *ut*, *ſol*, & des harmoniques de ces ſons, enſuite vous expoſez que le tout enſemble a été ſuffiſant pour donner cette ſuite des ſons *ſi*, *ut*, *ré*, *mi*, *fa*, *ſol*, *la*;

mais que pour l'échelle *ut*, *ré*, *mi*, *fa*, *ſol*; *la*, *ſi*, qui eſt en uſage aujourd'hui, il a fallu néceſſairement ajouter le ſon *ré* à ces deux quintes *fa*, *ut*, *ſol*, pour la former.

Permettez moi, MONSIEUR, de vous répondre que ſi les Modernes ont été obligés d'ajouter le ſon *ré* aux deux quintes *fa*, *ut*, *ſol*, pour former leur game, je ne vois pas que les Grecs aient oublié l'addition de ce *ré*, pour former leur échelle diatonique. La baſſe fondamentale même du premier ſon de cette échelle des Grecs, prouve l'emprunt qu'ils ont fait du mode d'*ut*, *ſol*, *ré*, pour le joindre à celui de *fa*, *ut*, *ſol*; & vous en conviendrez, lorſque vous vous rappellerez que vous avez dit que « *chaque ſon* porte néceſſai- » rement avec lui ſa tierce majeure, ſa » quinte & ſon octave; enſorte, *ajoutez-* » *vous*, qu'en chantant, par exemple, *ſol*, » on eſt cenſé chanter en même temps, les » ſons *ſol*, *ſi*, *ré*, *ſol*; & que de même, le » ſon *ut* de la baſſe fondamentale, emporte » avec lui le chant *ut*, *mi*, *ſol*, *ut*, &c.

Pourquoi donc, MONSIEUR, nous aſſurer que « l'échelle diatonique des Grecs eſt » plus ſimple que celle des Modernes;

» qu'elle eſt formée du ſeul mode d'*ut*,
» aulieu que la nôtre eſt primitivement &
» originairement formée du mode d'*ut*, (*fa*,
» *ut*, *ſol*,) & du mode de *ſol*, (*ut*, *ſol*, *ré* ?)

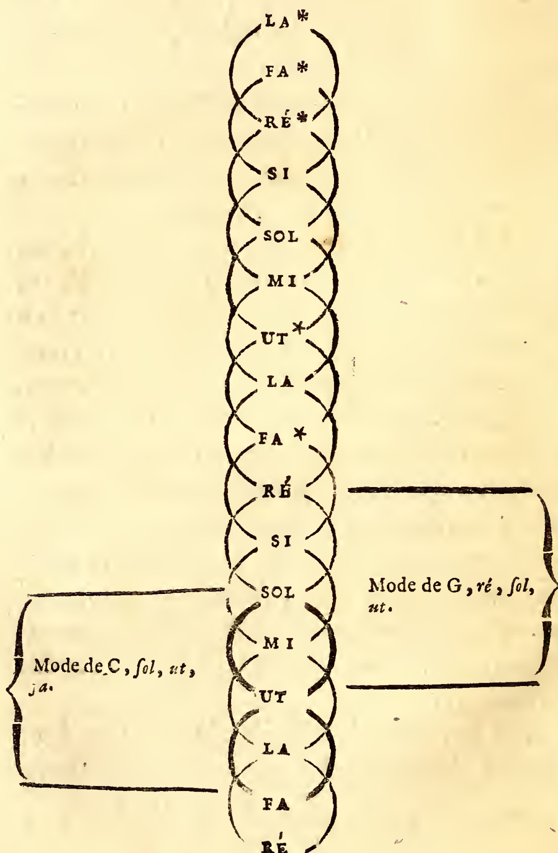
Je ne puis, MONSIEUR, que vous faire compliment, au nom du Public, ſur la peine que vous avez priſe, de mettre tout le monde à portée d'entendre les Auteurs qui ont compoſé des Traités de Muſique ; mais aulieu d'avoir ſimplifié le ſyſtême de M. Rameau, j'aurois plutôt établi ce principe.

Si on fait réſonner un corps ſonore, on entend, outre le ſon principal & ſon octave, d'autres ſons très-aigus, qui ſe ſuccédent, en montant de quintes en quintes, & qui, en s'entre-mêlant, forment une ſuite de tierces.

Or, un corps ſonore produiſant, par la diviſion de ſes parties aliquotes, un nombre infini de pareilles progreſſions de quintes, il ſuffit d'en choiſir deux ſeulement, pour former une harmonie complette, & d'ajouter, comme faiſoient les Grecs, deux ſons externes à ces deux progreſſions & à leurs ſons intermédiaires, pour former parfaitement l'échelle diatonique.

Afin de rendre intelligible le principe de ce ſyſtême de Muſique, je vais le repréſenter

par des cercles, dont chacun enveloppera l'harmonie de l'accord parfait ; & de même ce qui excédera chaque cercle, repréſentera les ſons diſſonants.



De ces deux harmonies, on peut former l'échelle diatonique & l'échelle chromatique, & les accords consonants & les accords dissonants ; on peut trouver l'origine & des bémols, & celle des diezes, & celle du mode majeur, & même celle des trois clefs de la Musique.

Les consonances étant ainsi circonscrites dans chaque cercle, il est facile de voir qu'on ne peut sortir des limites de ces cercles, sans former de faux accords : supposons qu'on ajoute, soit au-dessus, soit au-dessous, un son éloigné d'un ton, d'un demi-ton, d'une tierce, &c. ce son qu'on ajoutera, formera une septieme composée de trois tierces, ou une sixte qui deviendra septieme par renversement, ou bien une quinte dissonante ; & l'on sçait que c'est de ces accords, altérés ou mêlés, que dérivent toutes les dissonances dont nous nous servons.

En effet altérons les sons qui terminent ces cercles & qui forment la quinte ; augmentons cette quinte, diminuons-là d'un demi ton ; voilà une *quinte superflue ;* voilà une *fausse quinte :* diminuons d'un ton les tierces qui séparent les quintes de ces cercles, augmentons-les ; voilà des *sixtes mineures, majeures, superflues :* prenons le son qui est au centre des deux cercles ; prenons avec lui, & les

deux quintes, & les deux tierces qui excédent les cercles ; voilà l'accord de *feptieme fuperflue :* rejettons les fons excédants ; voilà l'accord de *quarte quinte* fur la tonique ; voilà l'accord de *quarte feptieme* fur la dominante ; & l'introduction aux différents modes, aux différents tons de la Mufique, fe trouvera par les mêmes altérations.

Par cette régle, j'ai toujours préfent le générateur de ces cercles, fes harmoniques, la diffonance qui accompagne le générateur, & qui eft la quinte de fa tierce majeure : par-là je ne puis prendre aucun fon quelconque, que je ne fache à quel cercle il appartient, & quelle en eft la baffe fondamentale. (*a*)

Je paffe de votre premier livre au fecond : j'efpere, MONSIEUR, que vous me permettrez encore de vous dire mon fentiment fur le chapitre XI. où vous enfeignez à trouver la baffe fondamentale, quand la baffe continue eft chiffrée. Ce chapitre eft femblable à celui de la premiere édition : peut-être auriez-vous pu le fimplifier ? Je penfe qu'on pourroit le réduire à la feule régle que voici.

Pour trouver la baffe fondamentale, quand une baffe continue eft chiffrée, prenez de chaque

(*a*) Peut-être étoit-ce-là tous les fecrets des Pitagoriciens dont ils étoient fi fcrupuleux.

accord, le chiffre pair le plus ſimple. (*a*)

Il y a dans la Muſique moderne des accords qui n'ont été formés que par le caprice : j'excepte ces accords de ma régle, parce qu'étant compoſée des deux ou trois cercles ou modes, en les décompoſant, on voit qu'ils n'appartiennent directement à aucun générateur : en voici la preuve.

Accord de ſixte ſuperflue.

Mode d'*A*, *mi*, *la*, mineur,
ou d'*E*, *ſi*, *mi*, majeur.

* 6 *Sol-dieze.*

Mi

4
3 *Ré*

Si b.

Mode de
G, *ré*, *ſol*, mineur, ou, &c.

(*a*) Pour trouver facilement, & *la baſſe continue* d'un deſſus, & *la baſſe fondamentale*, il faut chiffrer le deſſus, & prendre l'accord ou le chiffre que je viens d'indiquer, pour faire la baſſe de ce deſſus ; on ſait combien on perd de temps, lorſqu'on s'y prend d'une autre maniere.

En ſuivant ma régle d'harmonie diviſée par cercle, on verra que cet accord de ſixte ſuperflue, tel que je le trace ici, eſt tiré, & de la tonique *d'a-mi-la*, & de ſes deux quintes, tant au-deſſus qu'au-deſſous, & des diſſonances qui excédent les deux cercles harmoniques, en ajoutant à ces diſſonances, des bigarures compoſées de diezes & de b-mols, après avoir retranché la tonique qui tient le milieu entre les deux quintes, & le tout ſans raiſon.

Je ſuis ſurpris, MONSIEUR, que d'habiles gens ſe ſoient efforcés de trouver la baſſe fondamentale de cet accord, ſans avoir reconnu ce mêlange vicieux de tierces factices, & la ſuppreſſion du ſon central, des ſons principaux d'où dérive ſon harmonie.

Ce ſera donc, en rendant à cet accord de ſixte ſuperflue, le ſon central qu'on lui a ôté, que l'on formera celui de ſeptieme ſuperflue; mais malgré cette reſtitution, ce dernier accord étant auſſi confus que le premier, il n'aura point de baſſe fondamentale, qu'après l'avoir ramené à ſa premiere origine, qui eſt la tonique, & l'avoir dépouillé de tout ce fatras de ſons dont on le ſurcharge.

Pour ce qui eſt du chapitre XII. mes ré-

flexions ſe réduiſent à ce qui ſuit : peut-être embraſſent-elles le chapitre XIII. & quelqu'autres ; car il y a bien des choſes ſur leſquelles je ne m'appéſantirai pas en obſervations. Je laiſſe aux Muſiciens intelligens à les faire ; le nombre n'en n'eſt pas grand ; nous ſommes dans un temps où l'on trouve peu de Broſſard & de Rameau : cependant, MONSIEUR, un Philoſophe, tel que vous, doit ſuffire pour exciter l'émulation. Vous avez fait naître la mienne, d'autres ſe développeront avec la même facilité : retournons à notre ſujet.

L'ancienne routine de compoſer l'échelle diatonique d'un ſeul trait, & ſans aucun repos, ne m'a jamais plû. Je voudrois donc engager les Muſiciens à lui donner une nouvelle forme, & à chiffrer différemment chaque *tétracorde* qui compoſe cette échelle ; je voudrois qu'on pût en diſtinguer avec netteté les repos ou finales, afin de ſuivre pas à pas, pour ainſi dire, les trois ſons principaux d'où dérive l'harmonie primitive. Si l'on fait uſage de la tablature ſuivante, il ſera facile de faire toujours ſentir ces trois ſons dans chaque *tétracorde*, & marquer les proportions qu'ils

tiennent entre eux. En effet, en chiffrant les quatre notes, dont chaque *tétracorde* ſe trouve composé, comme je les chiffre ici; les trois ſons principaux ſerviront de baze à chaque note.

Tétracorde formant une octave, en montant diatoniquement.

8	✠6	6	8
5	4	b5	5
3	3	3	3
UT,	ré,	mi,	FA.
8	7	b7	8
5	5	5	5
3	3	3	3
UT,	ſol,	UT,	FA.
3	9		1

8	✠6	6	8
5	4	b5	5
3	3	3	3
SOL,	la,	ſi,	UT,
8	7	7	8
5	5	5	5
3	✠3	3	3
SOL,	ré,	ſol,	UT.
3	9		1

Tétracorde formant une octave, en deſcendant diatoniquement.

8	8	✠ 6	8	8	8	✠ 6	8
5	6	4	5	5	6	4	5
3	3	3	3	3	3	3	3
UT,	ſi,	la,	SOL.	FA,	mi,	ré,	UT.
8	8	7	8	8	8	7	8
5	5	5	5	5	5	5	5
3	3	✠ 3	3	3	3	3	3
UT,	SOL,	ré,	SOL.	FA,	ut,	ſol,	UT.
1		9	3	1		9	3

Voilà, MONSIEUR, quelques-unes de mes réflexions ſur votre Traité de Muſique; par l'intérêt que vous prenez à la perfection des Arts, j'oſe vous prier de recevoir avec bonté cet eſſai de mes principes, & de me croire avec l'eſtime la plus reſpectueuſe,

MONSIEUR, &c.

A Rennes ce 30 Novembre 1762.



LETTRE
A M. DE MARMONTEL,
Sur les nouveaux Spectacles de l'Opéra.

MONSIEUR,

Le premier volume du Mercure du mois d'Octobre 1761, venant de ſe trouver ſous ma main, j'en ai lu l'article des Spectacles, & cet article m'a rappellé une aſſez plaiſante aventure. Vous ſouviendriez-vous des reproches que j'oſai vous faire, il y a trois ans; c'étoit à l'occaſion d'un Tableau de Jouvenet, dont vous cauſâtes la perte, & qui repréſentoit l'enlévement de Proſerpine. Je vous diſois, dans la Lettre que je pris la liberté de vous écrire à ce ſujet, que le Peintre, poſſeſſeur de ce Tableau, m'avoit conſulté ſur l'envie qu'il avoit d'en effacer les draperies, pour y ſubſtituer des habits à la Françoiſe;

mais que lui ayant fait obſerver tout le ridicule de ce projet, je croyois avoir garanti ce précieux meuble, du malheur dont il étoit menacé.

Le Mercure du mois de Décembre 1758, étant parvenu entre les mains de ce Peintre, il me fit lire l'article des Spectacles, dans lequel vous invitez nos jeunes Muſiciens à embellir les Opéra de Lully, par des ſymphonies de leur compoſition. Il me quitta, dès que nous eûmes lu cet article, & ſans me dire où il alloit; il courut à ſon atelier, prit ſa palette & effaça les draperies du Tableau. Comme je ne ſoupçonnois pas ſon deſſein, j'attendois ſon retour ſans inquiétude. Après quelque temps, ne le voyant pas revenir, j'allai le trouver à ſon atelier. Mais quelle fut ma ſurpriſe, d'appercevoir Proſerpine en panier, & coëffée à la Grecque; les Nymphes, compagnes de la Déeſſe, vêtues de robes *falbaliſées*, leurs manches en Pantines, & la tête ornée d'aigrettes; Pluton en habit bleu galonné d'argent, les cheveux noués en *catogan*, & un chapeau à panache. J'arrachai le pinceau à ce Peintre, & je lui fis une ſévere réprimande d'avoir ainſi gâté l'un des plus beaux chef-d'œuvres de Jouvenet. Il me

repliqua, que puiſqu'on pouvoit refondre les Opéra de Lully, on pouvoit auſſi refondre les Tableaux des anciens Peintres; que M. de Marmontel étant d'un goût qui s'accordoit au ſien, il r'habilleroit déſormais toutes les figures de ſes Tableaux, & les mettroit à la mode. En voilà, ajouta-t-il, en me montrant quelques portraits de Caton, de Ciceron & de Gracchus; en voilà, dont j'ai changé les antiques vêtemens; il ſied mieux à de tels Orateurs, d'être vêtus en robes d'Avocat, qu'en Sénateur Romain.

Qui fut bien étonné? Ce fut moi. Mais tout ridicule que me parut l'ouvrage de cet Artiſte, loin d'en rire, je fus pétrifié.

Le Tableau de Jouvenet n'eſt pas la ſeule perte qu'on ait droit de vous attribuer.

N'eſt-ce pas pour déférer à votre invitation, qu'en 1761, un Muſicien de la Cour de Parme, a falſifié un Opéra de M. Rameau, en ſubſtituant des morceaux de ſa compoſition à ceux de ce célebre Muſicien?

N'eſt-ce pas par complaiſance pour vous, que M. Berton, Maître de Muſique de l'Orcheſtre de l'Opera de Paris, a fait de ſemblables changemens dans un Opéra de Campra, intitulé *Camille, Reine des Volſques*?

N'eſt-ce

N'eſt-ce pas pour vous plaire, que nos jeunes Muſiciens retournent les Ariettes Italiennes en ſymphonies, & les hachent en mille piéces? Non-ſeulement on a fait ces rapſodies depuis votre invitation, mais on a pouſſé la hardieſſe juſqu'à ſe permettre de ſemblables innovations dans les Poëmes lyriques.

Rappellez-vous, MONSIEUR, ces paroles de M. de Voltaire : *c'eſt au Théâtre ſeul où la Nation ſe raſſemble ; c'eſt-là que l'eſprit & le goût de la jeuneſſe ſe forment.* (*a*)

Le Théâtre de l'Opéra aura-t-il déſormais ce double avantage de raſſembler la Nation, & de former le goût & l'eſprit de la jeuneſſe ? On n'a déjà que trop reproché à ce Spectacle d'avoir l'air d'un monſtre.

Lully, ſur les deſſeins de Quinault, commença l'édifice de l'Opéra ; mais il mourut avant que de l'avoir rendu parfait : les fondemens & le rez-de-chauſſée contenoient tout ſon ouvrage. Campra & Mouret entretinrent ce qui étoit fait ; mais ils n'oſerent rien y ajouter. Après eux, M. Rameau a

(*a*) Tancrede, Epitre à Madame la Marquiſe de Pompadour.

examiné le bâtiment ; ayant remarqué que ce qui étoit exécuté par Lully, n'étoit pas du goût du siecle, il a renversé l'édifice de fond en comble, & en a élevé un autre jusqu'au premier étage. Imitons ce Musicien ; recommençons le bâtiment, ou laissons-le tel qu'il est.

Au nom du goût, MONSIEUR, souffrez que je vous le répéte, rétractez-vous de cette invitation que vous avez faite aux Musiciens, dans le Mercure de Décembre 1758 ; c'est le seul moyen de conserver en entier au Public les ouvrages des anciens, ce sont des monumens qui servent à la postérité, pour juger à quel degré on est éloigné de leurs talens, ou de combien on surpasse ceux qui nous ont précédé. Si vous différez de vous rétracter, bien-tôt nous verrons substituer nos mœurs à celles des Grecs & des Romains, dans les Poëmes des Homere & des Virgile ; bien-tôt nous verrons introduire des scenes de rapport dans les Tragédies des Corneille & des Crébillon. Enfin, MONSIEUR, il est probable, qu'après avoir mutilé les Opéra des Danchet & des Racine, on n'épargnera pas davantage ceux de Quinault & des Marmontel. *A Rennes ce, &c.*



LETTRE

A M. ROUSSEAU,

Dans laquelle on fait le parallele de ce célébre Genevois, avec son illustre Compatriote le Fort, le Mentor *de Pierre le Grand.*

MONSIEUR,

Je me suis souvent étonné de la différence qui se trouve dans la façon de penser & d'agir parmi les hommes ; mais *le Fort*, votre Compatriote, & vous, MONSIEUR, m'en fournissez l'exemple le plus frappant que jamais on ait vu.

Vous savez que les conversations de *le Fort* avec le *Czar Pierre le Grand*, firent changer de face à l'Empire des Russes. Les discours de ce Genevois, opérerent tant d'effets sur

l'esprit du Monarque, qu'il renversa la Barbarie, pour élever les Sciences & les Arts sur ses ruines.

A la place de *le Fort*, transportons un autre Citoyen de Geneve à la Cour de Pierre, & permettez que ce Genevois soit vous-même. Eh bien, MONSIEUR, cet Empire eût-il résisté à la valeur de Charles XII? Pierre eût-il jamais sollicité la Noblesse de Russie à voyager, puisqu'à votre avis l'on devroit pendre ceux qui ont le goût des voyages? Ce Prince eût-il cessé de couper la tête à ses domestiques, pour essayer son sabre? *Elizabeth Petronna* eût-elle fait cette Loi unique dans l'Histoire des Nations, & qui défendoit de condamner à la mort? Cependant, MONSIEUR, vous avez acquis, ainsi que *le Fort*, beaucoup de gloire, mais c'est d'une maniere bien différente.

Vous avez vu l'Espagne prête à tomber dans la Barbarie, par la force de votre premier Discours couronné à Dijon. *Le Fort* a policé les mœurs des Russes, & il a rendu cet Empire l'un des plus florissant de l'Europe. Vous avez mis votre Patrie à deux doigts de sa perte, par vos *Lettres écrites de la Montagne*; le Fort s'est empressé d'établir dans le

Nord, les principes de votre République ; vous vous êtes opposé de toutes vos forces à l'établissement des Spectacles Dramatiques dans Geneve ; il a contribué de tout son pouvoir à les attirer dans Moscou ; vous avez si fort dédaigné votre Patrie, que vous avez renoncé, de votre propre volonté, au privilége d'en être Citoyen : lui, au contraire, prenoit ce titre en Russie, & s'en faisoit honneur. Vous avez quitté l'habit François pour la robe Arménienne, (*a*) & votre Compatriote *le Fort*, a fait changer la robe Moscovite en l'habit François. Sous l'ascendant utile de *le Fort*, tout ce qui étoit Russe, devint Genevois. Sous votre plume brillante & destructive, tout ce qui est patriotique & policé, devient étranger & sauvage.

Nos mœurs, nos usages, notre industrie, tout cela plaisoit à votre illustre Compatriote. Il savoit que le négoce seul avoit rendu la Ville de Geneve infiniment plus considérable que lorsqu'elle n'étoit connue que par la controverse ; ce fut pour cela qu'il inspira au Czar le goût du commerce, & dès-lors la

(*a*) Journal Encycl. Janv. 1766. pag. 163.

Mer fut couverte de flottes Ruſſes, deſtinées à procurer à la Moſcovie, les richeſſes que s'étoient aſſurées les autres Nations de l'Europe.

Ne peut-on pas dire, MONSIEUR, que Pierre fut à le Fort, ce qu'Emile eſt à vous? C'eſt par Pierre que le Fort tranſmit aux Ruſſes une nouvelle éducation, & dans laquelle il ſuivit & perfectionna celle qu'on donnoit à la jeuneſſe de ſon Pays. Le Genevois connoiſſant ſon diſciple courageux & robuſte, n'en fit pas un Menuiſier, comme vous avez fait d'Emile, il en fit un Charpentier. Mais quand le Fort engagea le Czar à venir dans nos climats, pour y travailler dans les chantiers des conſtructeurs de vaiſſeaux, en qualité de Compagnon, ce n'étoit pas qu'il prétendît ſeulement élever ſon diſciple au-deſſus des préjugés qui font mépriſer aux Princes d'apprendre les Arts méchaniques; ce n'étoit pas qu'il prétendît lui donner un Métier pour le faire vivre, en cas qu'on le renverſât du Trône, ni qu'il voulût lui faire adopter l'ancien uſage de la Cour Ottomane; uſage qui oblige le Grand Seigneur à travailler de ſes mains, pour diſtribuer ſes prétendus chef-d'œuvres aux Grands de la Porte, en

les faisant payer, par force, selon la qualité de l'Ouvrier; le Fort ne pensoit qu'à introduire en Russie, les Arts & les Sciences, & à élever les Russes à l'état d'homme. Rien ne le prouve mieux que les différentes occupations du Czar, lorsqu'il étoit en Hollande.

Pendant le séjour que firent & le Maître & l'Ecolier dans Amsterdam, le premier ne se contenta pas d'avoir fait manier au second le compas & la hache, de scier le chêne & le sapin; il lui parla aussi de la nécessité de s'instruire dans d'autres Arts, & sur-tout de la Chirurgie. Maître Pierre quitte son attelier, & court chez le célébre *Ruisch*, pour y apprendre les principes d'un Art ignoré de ses Sujets. Le Bourg-Mestre *Vitsen* tenoit dans sa maison, un cours de Physique naturelle; le Fort y conduisit son Eleve.

Les Manufactures, les Académies des Sciences, les Savans, les Gens qui professoient les Arts libéraux, ceux qui favorisoient les beaux Arts, tout cela fut l'objet des recherches & de *le Fort* & de son Eléve. Enfin cet Eléve ne suspendit ses travaux que pour aller voir, & sans cérémonie, Guillaume, Roi d'Angleterre & Stadhouder de Hollande. Dans cette conférence, votre Compatriote fut en tiers avec les deux Monarques.

Quoique vous ayiez dirigé peu à peu les paſſions naiſſantes de votre Eléve, vers ce qui eſt bon & honnête, & que vous ayiez diſpoſé inſenſiblement tous ſes penchans à prendre le même pli ; cependant ſi j'avois à choiſir entre l'honneur de me trouver en tiers avec deux Monarques, tels qu'étoient Pierre & Guillaume, & celui de m'y trouver entre deux Amans, tels qu'Emile & Sophie, je me déciderois pour le premier.

Le Fort, dans les voyages qu'il faiſoit faire au Czar, avoit quelquefois les mêmes vues que vous avez eu dans ceux que vous faites faire à Emile : le Fort vouloit que, de retour en ſon Empire, ce Prince fût verſé dans toutes les matieres de Gouvernement, de mœurs publiques & de maximes d'Etat : toute la différence qu'il y a entre vos projets ſur cette matiere, & les ſiens, c'eſt que le Fort conduiſoit un Prince à qui de telles maximes & de telles mœurs étoient néceſſaires pour gouverner, aulieu qu'Emile n'a pas trop beſoin de ſavoir cela, puiſqu'il n'eſt qu'un ſimple particulier, & qui ne paroît pas avoir deſſein d'être autre choſe qu'un ſimple particulier.

» Emile, *dites-vous*, ſçait à peine ce que

» c'eſt que Gouvernement ; la ſeule choſe
» qui lui importe, eſt de trouver le meilleur
» (Gouvernement.)

Le meilleur Gouvernement, eſt celui où l'on obſerve le mieux & la Religion & les Loix.

L'homme eſt né méchant, & ce qui le prouve, ce ſont les précautions que l'on a a priſes dans tous les ſiecles pour le rendre bon. Voyez à quoi ſont tenus tous les Citoyens en France, l'Etat le plus policé de l'Europe. Les Prélats prêtent ſerment de fidélité au Roi ; les Magiſtrats jurent de rendre une exacte juſtice ; les Grands Officiers de la Couronne, les Généraux d'Armées, les Gouverneurs, les Intendans des Provinces, les Receveurs des Finances, tous prêtent le même ſerment. On oblige les Officiers Municipaux, les Greffiers, les Avocats, les Huiſſiers, les Procureurs, à jurer de s'acquitter de leur devoir en honnête homme. Enfin les Médecins promettent de ne point empoiſonner leurs malades ; les Notaires font ſerment de ne point faire de faux Actes ; les Commis des Fermes jurent de ne point rapporter de faux Procès-verbaux ; les Syndics, dans tous les Corps d'Arts & Métiers, promettent de

ne vendre ni à faux poids, ni à fausses mesures; & jusqu'aux Prêtres & les Religieux promettent de ne point trahir la sainteté de leur serment.

Voilà le nœud qui lie tous les Citoyens d'un Etat; mais tout bien gouverné que soit cet Etat, on y voit toujours l'homme dans l'homme; & plus il est élevé à de grandes dignités, plus il est obligé de se soumettre à cette formule honteuse à l'espece humaine, & qui en prouve sa dépravation.

A vous entendre, MONSIEUR, *l'objet d'Emile*, en voyageant, *n'est point de faire des livres de politique;* vous ajoutez que, *si jamais il en fait, ce ne sera point pour faire sa Cour aux Puissances, mais pour établir les droits de l'humanité.*

Permettez-moi de vous faire cette question; est-ce à un particulier, & sur-tout à un particulier tel qu'Emile, à établir les droits de l'humanité? Ce privilége n'appartient qu'à un Législateur; un particulier fait des vœux, & un Souverain des Loix.

Ce n'est pas un *le Fort* qui auroit enseigné à son Eleve, que « celui qui reçoit un affront » deshonnorant, peut seul se faire justice; » qu'il en est seul dispensateur, seul Juge

„ entre lui & celui qui l'a offensé ; qu'il est „ seul Interprête & Ministre de la Loi natu- „ relle ; & que pour réparer cet affront, il „ n'a pas besoin de s'aller battre ; qu'il n'y a „ sur la terre aucun Gouvernement assez in- „ sensé pour le punir de s'être fait justice en „ pareil cas.

Non, MONSIEUR, jamais *le Fort* n'eut enseigné qu'on pouvoit assassiner son ennemi ; car voilà ce que vous voulez dire.

A la vérité, ce n'est que dans une apostille, que vous établissez ce principe ; & même cette apostille n'est faite que pour nous cautionner que votre Eleve n'aura jamais de querelle, & qu'il ne s'y prêtera jamais assez pour en avoir. (*a*) Et cela nous est encore attesté par l'exemple de modération que vous donneriez à Emile, si l'occasion s'en présentoit, puisqu'un peu plus haut, & dans le texte, vous dites, „ si je recevois un soufflet, en remplissant „ mes fonctions auprès de mon Eleve, loin „ de me venger de ce soufflet, j'irois par tout „ m'en vanter, & je doute qu'il y eût dans „ le monde un homme assez vil pour ne pas „ m'en respecter davantage. (*b*)

(*a*) Emile, ou de l'Educ. tom. 2. L. 4. pag. 297.
(*b*) *Ibid.* tom. 2. pag. 282.

En effet, MONSIEUR, graces à vos bonnes leçons, je ne vois jamais Emile s'écarter d'un ſeul pas des ſentiers de la modération & de la paix. Il vous écoute avec tranquillité ; il met en pratique tous vos préceptes ; il eſt aſſervi ſcrupuleuſement à toutes vos volontés ; jamais il ne s'expoſe à recevoir de vous ni corrections, ni réprimandes : c'eſt qu'Emile eſt fait au pinceau ; & pour cela, vous avez fort bien fait d'invoquer Albane & Raphaël : ces Peintres divins vous ont auſſi-tôt appris le ſecret de leur Art. (*a*)

Le Czar qui n'étoit pas fait au pinceau, n'étoit pas ſi docile que votre Eléve ; il fuyoit ſon Maître, pour ſuivre quelquefois ſes penchans naturels ; il buvoit, il s'enyvroit, & s'oublioit tellement, que, dans l'un de ces momens de foibleſſe humaine, le Fort paroît tout-à-coup devant lui ; mais le Fort franchiſſant apparemment les limites preſcrites aux *Mentor* des Rois, offenſe le Souverain, en voulant réprimer l'Eléve. Le Prince s'irrite, tire ſon épée & veut le tuer. Revenu

---

(*a*) Les Peintres & les Poëtes, dit Horace, dans ſon Art Poëtique, eurent toujours le privilége d'imaginer, de hazarder, de ſe permettre tout ce qui leur plaiſoit.

de cet emportement, il ſe jette aux pieds de le Fort, & lui demande pardon.

Quand un Philoſophe entreprend l'éducation d'un Barbare, & ſur-tout d'un Barbare qui eſt Roi d'un peuple féroce; quand il amene ce Roi inſenſiblement à changer ſes mœurs, juſqu'au point de ſe repentir d'avoir voulu commettre un meurtre, pendant que ce Roi, dans ſa jeuneſſe, eſſayoit ſon ſabre ſur le col de ſes Eſclaves, c'eſt, à mon avis, avoir fait une *œuvre* qui l'emporte de beaucoup ſur les Romans les mieux écrits.

Quel langage le Fort devoit-il avoir tenu à ce Prince? Pierre diſoit ſouvent, *je veux réformer les mœurs de mes Sujets, & je ne puis venir à bout de réformer les miennes*; & cependant il demande pardon à le Fort qui l'avoit offenſé. (*a*)

Si le Czar devoit à *le Fort* tous ſes ſuccès dans la guerre, dans la police, dans l'adminiſtration de ſes Finances, qui, auparavant, étoient à peu près adminiſtrées comme en Turquie; s'il lui devoit toutes les réformes qu'il fit dans ſon Conſeil d'Etat, dans l'Egliſe,

(*a*) Voyez l'Hiſtoire de l'Empire de Ruſſie, ſous Pierre le Grand, par l'Auteur de l'Hiſtoire de Charles XII. tom. 1. chap. 9. pag. 190. édit. de 1761.

dans la Société, ce *le Fort* là étoit un Grand Maître.

Pensez-vous, MONSIEUR, que si vous aviez rempli la place de votre Compatriote, le Czar auroit fait des changemens d'une plus grande importance? Non; avec un langage tendant à avilir les usages de votre Pays, Pierre vous auroit soupçonné d'ingratitude envers votre Patrie, & peut-être vous auroit-il traité plus mal qu'il ne traita son fils.

Pour couronner le célébre *le Fort* d'une gloire immortelle, je voudrois qu'un Chinois éloquent & lettré se fût trouvé à la Cour de Moscou, en concurrence avec lui, & que ce Chinois, jaloux d'introduire les mœurs Chinoises en Russie, eût traversé les desseins du Genevois, & balancé le choix du Czar.

J'ignore que votre Compatriote ait jamais rencontré un Vicaire Savoyard en son chemin: en tout cas, il est peut-être heureux pour les Moscovites qu'il n'ait pas fait cette rencontre; car si ce Vicaire eût ressemblé à celui qui dogmatisa sur les rives du Pô, ce jeune Calviniste dont vous faites mention dans le quatrieme livre d Emile, *le Fort* eût-il pu résister à la force, à la beauté de son dis-

cours ? Ce Genevois se fût laissé persuader, & les Russes étoient perdus.

Je ne crois pas m'abuser ; *le Fort* n'étoit point savant ; il ne devoit rien à l'étude, mais tout à son génie ; il avoit beaucoup vu ; & avec le talent de bien voir, le Czar ressembloit à *le Fort ;* son éducation avoit été très-négligée ; mais son esprit avoit toujours été disposé à recevoir les impressions du beau ; & qu'y a-t-il de plus frappant, de plus brillant que la profession de foi du Savoyard ? Chaque phrase est marquée par des traits inimitables.

Le Czar étant un génie qui ne faisoit que d'échapper à la nature, *le Fort* né dans un Pays où l'on prétend s'en rapprocher, combien le Vicaire n'eût-il pas été dangéreux pour de tels hommes ? A quelle révolution *Pierre* n'exposoit-il pas la Religion de son Empire ? Et par contre-coup, l'Empire lui-même, dont la chûte suit toujours celle de la Religion.

Le Fort, en cherchant à saper la Religion des Russes, auroit beaucoup risqué. Le Peuple l'eût peut-être poursuivi avec autant de fureur qu'il en eut à poursuivre ce malheureux Médecin Allemand qu'il prenoit pour le Mé-

decin Hollandois, *Daniel Vongad*, soupçonné d'avoir empoisonné le Czar *Fœdor*. (*a*)

Pour se tirer d'embarras, en vain *le Fort* auroit dit ce que disoit votre Vicaire : *souvenez-vous toujours que je n'enseigne point mon sentiment, je l'expose.* Si on ne lui eût pas repliqué ces paroles adressées au Médecin Allemand : *tu es Médecin ; si tu n'a pas empoisonné notre Maître Fœdor, tu en as empoisonné d'autres ;* du moins lui auroit-on dit, que d'exposer son sentiment avec l'éloquence d'un *Orphée*, c'étoit l'enseigner : & en effet, l'Estampe que vous avez mis à la tête du livre où est cette profession de foi, le prouve, puisqu'on y lit cette inscription.

Orphée chante les premieres Hymnes,
& apprend aux hommes le culte des Dieux.

Je sens qu'il est temps, MONSIEUR, de cesser ces comparaisons ; elles peuvent peut-être vous déplaire, & me rendre plus ridicule à vos yeux, que ne le fut le Citoyen de *Painbeuf*, quand il s'avisa de vous écrire contre la *nouvelle Heloïse*.

Quoiqu'il

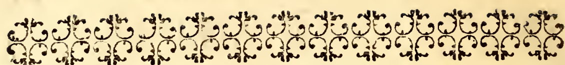
(*a*) V. l'Histoire de l'Emp. de Ruf. sous Pierre le Grand, par M. de Volt. tom. 1. chap. 4.

Quoi qu'il en ſoit du parallele que je viens de vous expoſer, recevez mon compliment; ſi *le Fort* vivoit encore, il le partageroit avec vous, & je crois que vous n'en ſeriez pas fâché. Les grands Hommes ne s'offenſent jamais, que quand on place à côté d'eux des Pigmées.

Je ſuis, avec la plus parfaite conſidération,

MONSIEUR, &c.

A Rennes, ce 15 Mars 1765.



LETTRE

A Meſſieurs de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon.

Sur la graiſſe du Vin.

MESSIEURS,

Vous annonçâtes, en 1760, un Prix pour l'Auteur qui expliqueroit le mieux, *quelle étoit la cauſe de la graiſſe du Vin, & quels étoient les moyens de l'en préſerver ou de le rétablir.*

» Les Mémoires qui furent envoyés à » *votre* Académie, lorſqu'elle interrogea, » pour la premiere fois, les Obſervateurs » de la Nature, ſur cette eſpèce de dépériſ- » ſement du Vin, n'ayant pas ſuffiſamment » rempli ſes vues, elle ouvrit, dit M. Mi-

» chaut, (a) un nouveau Concours ſur le » même ſujet, dans la confiance que les » recherches, les expériences & les décou- » vertes répondroient à ſon attente. Cepen- » dant, *ajoute ce Savant*, une ſeule Diſſerta- » tion qui lui fut adreſſée, au mois de Mars » dernier (1762,) n'ayant encore obtenu » ni ſon approbation ni ſes ſuffrages, la mé- » daille qu'elle deſtinoit au meilleur Ouvrage » *ſur la graiſſe des Vins*, a été réſervée pour » l'année 1763, à l'Auteur qui aura traité » avec le plus de ſolidité, le problême » qu'elle vient de publier. Savoir, *quels* » *ſont, relativement à la Bourgogne, les avan-* » *tages & les déſavantages du Canal projetté* » *en cette Province, &c.*

Je ſuis bien peu capable d'écrire ſur une matiere auſſi importante; mais je ne vous cacherai pas que, ſi dans le temps, j'avois eu connoiſſance de votre premier Programme, j'aurois fait les plus grands efforts pour le réſoudre. Cependant, incertain de la poſſibilité, voici, avant que de prononcer ſur

(a) Ext. de la Séan. Pub. de l'Acad. des Scien. de Dijon, tenue le 17 d'Août 1762, Merc. de Fr. Mars 1763.

cet article, à-peu-près, ce que j'aurois dit.

TOUT DANS CE MONDE
EST SUJET AU CHANGEMENT.

Oui, MESSIEURS, c'eſt envain que vous cherchez à réſoudre votre propoſition. Si, comme je le penſerois volontiers, les ſeps de vos vignes aſpirent ou pompent maintenant un ſuc différent de celui qu'ils ſuçoient avant les derniers bouleverſements intérieurs de la terre.

A voir les volcans ou montagnes ardentes s'enflammer de nouveau, & ſe multiplier de toutes parts; à voir les ſecouſſes des tremblements de terre devenir ſi fréquents, on peut s'autoriſer de ces faits, pour conclure que, ſi la terre n'approche pas rapidement d'une combution entiere, elle s'humecte du moins d'une vapeur qui peut changer l'acabit des fruits, & même qu'il en réſulte déjà une fécondité plus ou moins parfaite, & dans les fruits & dans les plantes.

Permettez moi, MESSIEURS, d'attribuer d'abord à cette cauſe, le dépériſſement des Vins de Bourgogne: bientôt je reviendrai à une autre plus naturelle, du moins en apparence, à l'effet des rayons du Soleil, ſur le mêlange trop fréquent & trop confus des dif-

férents végétaux que l'on cultive dans vos vignes.

Il y a des temps où chaque climat produit des fruits d'un goût plus exquis que dans un autre temps. Ce n'eſt pas ſeulement aux rayons du Soleil qu'on doit attribuer la qualité de ces fruits ; les rayons du Soleil y contribuent ſans doute, mais ils ne font que concourir avec les vapeurs de la terre, à leur perfection.

La terre eſt éloignée du Soleil, d'environ trentre millions de lieues ; il faut au Globe terreſtre, trois cents ſoixante-cinq jours, cinq heures, quarante-ſept minutes & cinquante-deux ſecondes, pour faire ſa révolution au-tour du Soleil : c'eſt le ſentiment de la plupart des Aſtronomes. Or, quand même on auroit égard *au plus ou moins* de minutes ou de ſecondes que la terre met à tourner, cette différence n'a pu que bien peu déranger la fertilité des productions de la terre, dans chaque climat.

Une nouvelle preuve qui peut appuyer mon ſentiment, c'eſt que dans le territoire de Beaune, de Nuys ou de Dijon, quoique l'ardeur du Soleil ſoit, dans chacun de ces territoires, la même par-tout, il y a de très-

bons Vins dans de certains crus, & de très-mauvais à côté de ceux-là.

Je pourrois donc attribuer cette différence, aux vapeurs que la terre exhale, & dont le ſol ſe trouve imprégné aujourd'hui, auſſi bien qu'à l'ardeur du Soleil ; & en effet, les bouleverſements qui ſe font dans l'intérieur de notre Globe, n'occaſionneroient-ils pas toutes les révolutions que nous voyons arriver ſur ſa ſurface ?

Les vapeurs de la terre communiquent aux plantes & aux fruits, les qualités dont elles ſont imprégnées ; elles les communiquent à l'air, à l'eau : mais l'air, chargé de ces émanations, qui ſont toujours trop matérielles pour lui, les charie & les refoule ſur la terre même qui les a produites.

Ce retour contribue quelquefois à la fécondité des plantes, quelquefois à la dépravation des fruits ; mais tandis que les fleurs s'imbibent de l'humidité de ces vapeurs, les racines ſe nourriſſent du ſuc de la terre, & prennent le goût & la qualité du liquide, qui, tantôt huilleux, tantôt ſulphureux ou métalique, circule dans l'intérieur du Globe terreſtre.

Examinons ce qui s'eſt paſſé en Europe,

depuis environ deux mille ans, à l'égard des Vins. Ceux de Falerne, de Céſéne, de Sorrente, étoient en réputation dès les temps de la République, & ſous les premiers Empereurs Romains. Les Gaulois alors, n'en avoient que de médiocres, & les Germains n'en avoient point. (*a*) Tout-à-coup le *Mont Véſuve* s'écroûle & vomit des flâmes horribles; la terre s'ébranle par ſillons, & porte l'effroi dans toute l'Italie : le climat change de nature; les vapeurs qui ſortent de la terre, modérent pour toujours les rigueurs de l'Hyver; (*b*) les plantes reçoivent un nouveau ſuc, & les vignes de Falerne, de Céſéne & de Sorrente, perdent leur réputation. Portons nos regards ailleurs.

Une partie du Nord ſe détache de notre *continent;* tandis que les Peuples épouvantés fuyent ces climats, & ravagent des terres plus tranquilles; le Pays des Bataves s'abyme ſous des eaux qui depuis long-temps minoient

---

(*a*) Voyez Tacite, mœurs des Germains.

(*b*) Le climat d'Italie eſt moins froid maintenant, qu'il ne l'étoit du temps des premiers Empereurs. Dans ces temps-là, on voyoit les arbres mourir & le Tibre ſe glacer. Voyez Horace en ſes Satyres.

son *sol.* Ces terribles accidents desséchent les canaux qui coûlènt dans l'intérieur de la terre ; les feux souterreins se détournent ; & depuis ces deux révolutions, les bords du Rhin, la Hongrie, la Champagne, la Bourgogne, s'enrichissent : les Vins s'y perfectionnent ; cette liqueur y devient exquise (*a*)

Ce qui n'est pas moins surprenant, c'est que les Peuples d'Italie & ceux des bords du Rhin, recevant l'impression des nouvelles émanations de la terre, ou du nouveau suc des alimens, changent même de caractere.

Les Romains qui avoient toujours été intégrés dans leurs mœurs ; eux, qui ne violoient jamais leur parole, qui bravoient tous les dangers, qui estimoient bien plus la vertu que la vie ; les Romains, enfin, qui ne for-

(*a*) Tous ces vins n'étoient pas connus avant la Monarchie Françoise ; & ce qui est très-vrai, c'est qu'à la table des premiers Rois de France, on ne buvoit que du vin d'Orléans. Ce vin portoit le titre d'excellent, & c'étoit une faveur remarquable, que d'en avoir en présent. Henri I. qui régnoit en 1034, en avoit toujours à la guerre, parce qu'il lui attribuoit la vertu d'exciter aux grands exploits Ce vin étoit encore en réputation trois cents ans après le regne de Henri I. Philippe le Bel n'en connoissoit point d'autres. Anecd. Fr. édit. de Paris, 1767. pag. 140. & 224.

moient jamais que des projets hardis, & qui exécutoient ces projets en maîtres, deviennent lâches, efféminés, traîtres & timides. Les Bataves, Peuples féroces, fougueux & carnaciers, deviennent doux, flegmatiques & frugivores.

Je crois donc, ou du moins je puis donc penſer, que c'eſt aux révolutions arrivées dans l'intérieur de la terre; à ſes ſecouſſes & aux exhalaiſons qui en ont été la ſuite, qu'on doit, en partie, attribuer tous ces changemens; mais ce qui eſt bien plus bizarre, & ce qui cependant eſt fort naturel, c'eſt que le corſage de certains animaux, de ceux qui ne vivent que de pâturage, prit une forme un peu différente, & ſe perfectionna. Rome eſt encore remplie de monumens antiques, qui nous apprennent quelle étoit la forme de ces animaux. Tous les *bas-reliefs*, toutes les Statues *équeſtres* de cette Ville, prouvent, ſans replique, que la nature des quadrupedes s'eſt perfectionnée en Italie, depuis la fameuſe éruption du Véſuve: ces monumens, loin de repréſenter des chevaux élégans, des taureaux, des vaches ou des brebis d'un corſage gracieux, ſi je puis parler ainſi, n'en montrent que d'une forme peſante & lourde,

Cependant les Artiſtes qui ont fait ces ouvrages étoient ſi habiles dans leur Art, qu'ils jouiſſent toujours de la plus grande réputation

Ne voilà-t-il pas un des caprices les plus ſinguliers que la nature ait produit? D'un côté, elle dégrade les facultés de l'homme; de l'autre, elle perfectionne les animaux. Laiſſons les révolutions qu'a produit anciennement la terre, examinons celles qui ſont arrivées de nos jours à cet Élément.

Depuis quinze ou vingt ans, il ſe préparoit, dans l'intérieur de notre Globe, des événements qui devoient en bouleverſer la ſurface; l'effet a bientôt ſuivi cette préparation. Les quatre parties du Monde ont été ébranlées par d'horribles ſecouſſes; des feux ſont ſortis de la terre; (*a*) des colonnes étincelantes, & qui avoient la terre pour baze, ont parus dans les airs : des tonnerres affreux, des grêles d'une peſanteur énorme, ont déſolé

(*a*) Les flâmes du Mont-Hécla en Iſlande, s'étoient éteintes depuis plus de ſoixante ans; elles ſe ſont renouvellées ces années dernieres, avec un fracas terrible. L'Amérique a vu auſſi pluſieurs de ſes montagnes en feu, & toutes les éruptions de ſes nouveaux volcans, ont été juſqu'ici plus abondantes les unes que les autres.

de vaſtes Pays ; (*a*) des tempêtes continuelles, des vents furieux ont agité la Mer, & ont multiplié les naufrages : (*b*) le flux & le reflux de la Mer n'ont plus été réglés ; (*c*) les fleuves ſont ſortis de leurs lits. Des millions d'hommes ont été engloutis dans des gouffres, & enſevelis ſous les eaux. (*d*) Perſonne n'ignore ces malheurs ; mais n'a-t-on pas vu, il y a deux ans, les beſtiaux périr par milliers, depuis le fonds de la Sicile, juſqu'en Danemarkc ? N'a-t-on pas vu encore, l'Hyver dernier, des Villages entiers en Allemagne, en Hollande, en France, être emportés par des inondations extraordinaires ?

(*a*) Journ. de Verd. Juin 1763. Gazette de Fr. 6. Janvier 1764, &c.

(*b*) L'Hyver dernier a été le plus cruel de tous les Hyvers, pour les Navigateurs. Quels vents impétueux ! Quelles tempêtes, ſe diſoient les Marins ! Se ſouvient-on d'en avoir jamais eſſuyé de ſemblables ?

(*c*) Gaz. de Fr. Mars 1764.

(*d*) Voyez les Relations de ce qui s'eſt paſſé à cet égard, en Chine, dans l'Archipel, & même en France, „ de nos jours, *dit l'Auteur d'un livre intitulé DE LA* „ *NATURE, édit. d'Amſterd.* 1762, *chez Evan Har-* „ *revelt.* Un nouveau gouffre s'eſt ouvert près de Gre- „ noble en Dauphiné, où les Habitans de Tuylins „ craignent encore d'être engloutis.

N'a-t-on pas vu des hommes, des femmes, des enfants, flotter au milieu des torrens. Ces révolutions proviennent-elles de l'influence du Soleil ? Non, MESSIEURS ; les feux ſouterrains qui s'étendent par rameaux, ſous la terre ; les fleuves immenſes qui la parcourent intérieurement ; les lacs qui s'y agitent par le mouvement ou par le *roulis* de notre Globe, au-tour du Soleil : les vents qui s'y font jour, par des crevaſſes ; l'air infecté qui s'en exhale. Voilà les cauſes du dépériſſement de la ſurface de la terre ; voilà celles de l'altération des fruits & des plantes. La Chine, le Portugal, la Turquie, la Suéde, la Hongrie, la France, & les Parties de l'Afrique & de l'Amérique, qui ont le plus ſouffert de ces déſaſtres, pourront peut-être bientôt ſe plaindre de leur production, & vous certifier mon ſyſtême ; mais c'eſt aſſez m'écarter de votre propoſition, il eſt temps, MESSIEURS, d'y revenir.

J'ai attribué aux exhalaiſons de la terre, le dépériſſement du Vin de Bourgogne ; ſi j'ai trouvé la véritable cauſe, le mal eſt ſans remede ; &, comme je l'ai déjà dit, votre problême ne pourroit trouver de ſolution, du moins quant à l'utilité que vous vous

proposez : & ne seroit-ce pas pourquoi vous n'avez reçu encore qu'une seule dissertation sur ce sujet ? Pour moi, j'abandonne ce premier systême, afin d'adopter celui qui donne au Soleil la puissance de procurer aux plantes & aux fruits toute leur saveur. C'est donc sur ce principe que je fonderai les moyens de préserver le Vin, ou de le rétablir.

Il y a des plantes dont la seve est très-huileuse ; il y en a d'autres où cette substance végétale est plus chargée de sel que d'huile ; *mais il n'y a aucune plante, ni même de partie de plante*, dit M. Macquer, *qui ne contienne une, ou plusieurs espèces d'huiles qui lui sont propres, & pour l'ordinaire, différentes de celles de toutes les autres. On retire*, ajoute ce Savant Chymiste, *par la seule expression, c'est-à-dire, en écrasant & en mettant en presse des substances végétales, une sorte d'huile qui n'a presque point d'odeur ni de saveur ; ces huiles sont très-onctueuses ; & comme elles ressemblent à la graisse, plus que les autres, on leur a donné le nom d'huile grasse.* (a)

Voilà des huiles extraites des plantes, par

(a) Elem. de Chym. Théor. par M. Macquer, Paris 1753.

la ſeule expreſſion : voyons s'il y a d'autres moyens d'extraire de ces plantes, cette ſubſtance onctueuſe.

Lemery (*a*) prétend que pour exprimer l'huile de certains fruits, entr'autres de la muſcade, ou tels autres que la muſcade, il ſuffit de la fumée d'eau chaude. Que cette maniere d'opérer ou d'échauffer, qu'on appelle *bain de vapeurs*, eſt d'autant meilleure, qu'elle échauffe inſenſiblement le fruit par la vapeur de l'eau ; & que loin d'altérer ſa vertu, elle la rend plus belle, plus odorante, & même plus abondante.

De ces deux expériences, je conclurai ce qui ſuit : dès que *Lemery* a pu extraire de l'huile, par la ſimple chaleur que produit la fumée d'eau chaude, l'ardeur du Soleil, qui, en Eté, échauffe la ſurface de la terre, peut produire auſſi des *bains de vapeurs* naturels, & faire découler, des plantes, une liqueur huileuſe.

A l'égard de l'expérience qu'a fait M. Macquer, je dirai, que s'il y a pluſieurs végétaux de différentes eſpeces, qui croiſſent les uns parmi les autres, les racines & les fibres des

(*a*) Cours de Chym. pag. 632.

plus foibles de ces végétaux, étant preſſées par les plus fortes, & en étant écraſées, de-là il doit en ſurvenir des accidens qui favoriſent l'expreſſion de l'huile que renferment ces plantes.

Si la vigne, dont l'écorce & la racine ſont pleines de crevaſſes, pleines de radicules, ou de petites bouches qui lui ſervent à abſorber le ſuc du terrein où elle eſt plantée ; ſi la vigne, dis je, ſe trouve mêlée dans la terre, avec des végétaux plus foibles & plus huileux qu'elle, bien-tôt elle ſe nourrira de l'huile que rendront ces végétaux, & deviendra ſi graſſe par cette nourriture, que, pour me ſervir de l'expreſſion *d'Amyot*, elle ne ſera plus que *bouquiner*. (*a*)

Comment la vigne ne pomperoit-elle pas l'huile de ces plantes, puiſque le bled & les arbres mêmes aſpirent la ſeve des métaux contre leſquels ils croiſſent ? *Cela*, dit l'Auteur du livre intitulé de la Nature, (*b*) *n'eſt point rare en Hongrie, où l'on voit de petits métaux qui ont végété dans la moëlle des arbres ; un particulier fit préſent à l'Empereur Rodolphe*,

(*a*) Plut. Œuv. mêlées, t. 2.

(*b*) Livre 2. chap. 15. pag. 244. & 245.

de plusieurs épis de bled, chargés de corps métalliques ramifiés.

Dans les vignes de Bourgogne, on plante des pêchers, on cultive des asperges, l'on y seme des féverolles & même souvent quelque peu de navette. Toutes ces plantes portent une seve grasse, onctueuse, gluante.

» *LE PÊCHER*, dit Lemery, *porte des*
» *fleurs & des feuilles qui* contiennent beau-
» coup de sel essentiel & d'huile. L'ASPERGE
» a des racines nombreuses; elle est gluti-
» neuse, & contient beaucoup d'huile. Les
» FÉVEROLLES ont des racines longues, en
» parties droites, en parties serpentantes &
» garnies de fibres; ces féverolles contien-
» nent beaucoup de sel volatil & d'huile, &c.

En parlant de la vigne, le même Auteur la définit, une plante qui contient dans toutes ses parties beaucoup de sel & d'huile. (*a*)

Il est donc évident que la vigne qui transpire beaucoup, a besoin de se réparer par des substances analogues à sa seve; & que trouvant ces substances à sa proximité & en abondance,

(*a*) Lemery, Dict. Univ. des Drog. simp. Paris 1748.

dance, elle doit s'en repaître avec une grande avidité & sans discrétion.

Arrachez, MESSIEURS, arrachez tous ces pêchers que les Vignerons plantent dans leurs vignes; déracinez cette multitude d'asperges qu'ils y cultivent; opposez-vous à ce qu'on y seme des légumes, tout cela peut avoir gâté la nature des ceps: si l'on tire de l'huile de la pêche, de l'asperge, de la fêve & de la navette, il faut donc se garder de les confondre avec la vigne. Oui, MESSIEURS, c'est à regret que je suis forcé de vous dire que les vins de Bourgogne ne sont plus gueres les délices des grandes tables, & qu'à la Cour même de nos Princes, ceux de Bordeaux leur sont souvent préférés. (*a*)

Peut-être que ni l'un ni l'autre de ces systêmes ne vous satisfait encore. Si cela est, je les abandonne tous les deux, & je ne vous présenterai plus que ce que j'ai appris sur la maniere de dégraisser le vin. Je m'appuie sur une expérience que le hazard a procurée.

(*a*) Tous *ceux qui tiennent tables*, & tous les *Maîtres-d'Hôtel*, tous les *Sommeliers* attesteront ce *fait*. Je souhaite ardemment que ce ne soit qu'une fantaisie, & que cette mode tombe bien-tôt à l'avantage de notre Province.

Un Marchand de cidre, de Rennes, avoit du cidre qui avoit graiſſé ; ce Marchand ne pouvant ni le vendre, ni le boire, le garda un an ; il lui prit fantaiſie de le faire jetter ſur un mare de cidre qu'on venoit d'exprimer : après avoir preſſé de nouveau ce mare, on verſa le cidre dans une nouvelle barrique ; la graiſſe diſparut entierement, & ſi bien que le Marchand le but juſqu'à la derniere goutte.

Peu de temps après, le même Marchand eut une barrique de vin blanc de Nantes ; ce vin graiſſa ; il eut recours au même remede dont il s'étoit ſervi pour rétablir ſon cidre ; il fit jetter ſon vin blanc ſur un mare de pomme qui venoit d'être preſſé ; ce vin ſe dégraiſſa, & devint très-potable. (*a*)

Au reſte, MESSIEURS, les Marchands de vins en Bourgogne, comme ailleurs, ſavent mille ſecrets pour dégraiſſer cette liqueur : à la vérité, c'eſt en la falſifiant, c'eſt en la mêlant avec des vins âpres ou verts, qu'ils y réuſſiſſent ; mais je ne ſçais pas trop lequel vaut le mieux à la ſanté, ou d'un poiſon com-

(*a*) J'ai été curieux de faire la même expérience ; elle a parfaitement réuſſi.

posé, ou d'un poison naturel; tout ce que je vois, c'est que le premier peut être plus agréable que le second.

J'ai vu de ces Manufacturiers, remplir de grains de froment, un petit sac de toile neuve faite de fil de chanvre, & le mettre dans le tonneau, pour empêcher que le vin ne graissât; j'en ai vu qui se servoient à cet effet de prunes, & quelquefois de mûres de haies; mais c'est à vous à faire l'expérience de ces secrets : si tout cela ne vous plaît point, & que vous pensiez que la terre soit devenue si grasse qu'elle gâte la vigne, faites comme les Egyptiens modernes, quand le Nil a trop laissé de limon, chaque Laboureur répand du sable sur son champ avant que d'y passer la charrue.

Je suis avec un très-profond respect, & avec un extrême desir de vous être utile,

MESSIEURS, &c.

A Rennes ce 30 Novembre 1764.



LETTRE

A M. DE VOLTAIRE,

Sur son Histoire de la Guerre de 1741.

MONSIEUR,

En lisant votre Histoire de la Guerre de 1741, avec l'attention que mérite cet ouvrage, j'ai été embarrassé à concevoir un des faits les plus importans: c'est le motif qui engagea le Duc de Cumberland à pénétrer témérairement, entre le feu de la *Redoute* du Bois de *Barry*, & celui du Village de *Fontenoy*, pour attaquer l'Armée Françoise.

On lit, à la page 161. & 162. « on demandera ici pourquoi le Duc de Cumberland » n'avoit pas fait d'abord attaquer cette Re- » doute, dont il auroit tourné le canon con-

„ tre l'armée de France ; ce qui auroit assuré
„ la victoire. C'étoit, *ajoutez-vous* MON-
„ SIEUR, précisément ce qu'il avoit voulu
„ faire. Il avoit, dès huit heures du matin,
„ ordonné au Brigadier *Ingolsby*, d'entrer
„ dans les Bois de Barry avec quatre Régi-
„ mens, pour s'emparer de ce poste. Le
„ Brigadier avoit obéi ; mais voyant de
„ l'Artillerie pointée contre lui, & quelques
„ Bataillons couchés sur le ventre, qui l'at-
„ tendoient, il alla demander du canon. *Le*
„ *Général Cambel lui en promit ;* MAIS CE
„ GÉNÉRAL FUT BLESSÉ A MORT *dans le*
„ *commencement même, d'un coup tiré de la Re-*
„ *doute.*

Vous me permettrez, MONSIEUR, de vous faire observer que ce ne put être *M. de Cambel* à qui le Brigadier *Ingolsby* s'adressa pour avoir du canon ; ou bien que ce ne fut pas ce Général qui fut blessé à mort dans le commencement du combat, puisque bien des heures après, il passa en bonne santé à la tête de la colonne Angloise, non-seulement entre la Redoute de Barry & le Village de Fontenoy, mais qu'il parvint à mener *lui-même* cette colonne jusques par de-là le Ravin, en présence des Gardes Françoises.

Comme le détail que vous faites de la marche des Anglois à travers ces Redoutes, eſt eſſentiel ici, je vais le répéter en partie.

„ L'attaque des ennemis, *dites-vous*, „ *MONSIEUR*, *page 135.* ne fut, juſqu'à „ dix & onze heures, que ce que le Maré- „ chal de Saxe avoit prévu. Les ennemis „ faiſoient un feu inutile ſur les Villages & „ ſur les *Redoutes*. Vers les ſix heures, (*je* „ *crois qu'il faut lire vers les dix heures*,) le „ Duc de Cumberland prit la réſolution de „ pénétrer entre la *Redoute* de *Barry* & de „ *Fontenoy*. Il y avoit un Ravin à paſſer, le „ canon de la *Redoute* à eſſuyer, & par de-là „ le Ravin, l'Armée Françoiſe à combattre. „ Cette entrepriſe paroiſſoit téméraire. *Le* „ *Duc de Cumberland ne prit cette réſolution*, „ *que parce qu'un Officier nommé Ingolsby*, „ *auquel il avoit ordonné d'attaquer la Redoute* „ *d'Eu, n'avoit pas exécuté ſes ordres.* S'il „ s'étoit emparé de cette *Redoute*, il eût fait „ enſuite, aiſément & ſans perte, déboucher „ toute ſon Armée favoriſée du canon même „ de la *Redoute*, qu'il eût tourné contre les „ François; mais, malgré ce contre-temps, „ les Anglois ne franchiſſoient pas moins le „ Ravin; ils le paſſerent, ſans preſque dé-

» ranger leurs rangs, traînant leurs canons,
» à bras, par des sentiers; & ils se formoient
» sur trois lignes assez pressées, & de quatre
» de hauteur, avançant entre les batteries
» de canon qui les foudroyoient...... des
» rangs entiers tomboient morts à droite &
» à gauche. Ils étoient remplacés aussi-tôt;
» & les canons qu'ils amenoient, à bras, vis-
» à-vis de Fontenoy, & vis-à-vis les Redou-
» tes, répondoient à l'Artillerie Françoise:
» en cet état, ils marchoient fierement, pré-
» cédés de six pieces d'Artillerie, & en ayant
» encore six autres au milieu de leurs lignes.

» Vis-à-vis d'eux se trouverent quatre Ba-
» taillons des Gardes Françoises, ayant deux
» Bataillons des Gardes-Suisses à leur gau-
» che, le Régiment de Courten à leur
» droite, & ensuite celui d'Aubeterre, &
» plus loin, le Régiment du Roi, qui bor-
» doit Fontenoy le long du chemin creux...
» cependant les Anglois avançoient; & cette
» ligne d'Infanterie, composée des Gardes
» Françoises & de Courten, & d'un Bataillon
» du Régiment du Roi, s'approchoit de l'en-
» nemi: on étoit à cinquante pas de distance;
» *un Régiment des Gardes-Angloises, celui de*
» *Cambel & Royal Ecossois, étoient les pre-*

„ *miers ; M. DE CAMBEL ÉTOIT LEUR* „ *LIEUTENANT GÉNÉRAL ;* le Comte d'Al- „ bermal, le Général-Major ; & M. de „ Churchil, petit-fils naturel du Grand Duc „ de Malbouroug, leur Brigadier.

Voilà donc le Général Cambel, pour ainſi dire, reſſuſcité ; mais s'il étoit en état de commander la colonne Angloiſe, vers le midi, il eſt bien probable, qu'à huit heures du matin, il n'étoit pas *hors d'état* d'ordonner qu'on amenât du canon au Brigadier Ingolsby. De plus, le terme *étoit* dans votre phraſe, ne peut jamais ſignifier que la préſence du Général Cambel ; & d'ailleurs, on lit la page 134. avant la page 161.

Excuſez-moi, MONSIEUR, ſi j'oſe vous faire obſerver cette faute ; elle peut ſe réparer facilement : l'inattention de l'Imprimeur, lui aura fait mettre, à la page 134. le nom de M. de Cambel, pour quelqu'autre nom. Au reſte, le détail de cette Bataille eſt un chef-d'œuvre qui frappe tous les Lecteurs : il n'eſt donc pas étonnant que l'attention ſe fixe juſques ſur cette inexactitude ; mais elle eſt de conſéquence pour la vérité & pour un Hiſtorien qui ſçait qu'elle eſt l'ame de l'Hiſtoire.

Il m'a paru, MONSIEUR, qu'on pou-

voit encore ailleurs trouver un peu d'inattention : c'eſt dans le premier volume ; il s'agit du Miniſtre Walpole.

Après avoir fait ſon éloge au commencement de la page 127. on lit le contraire preſqu'auſſi-tôt. « Perſonne avant lui, ne s'étoit » plus ſervi de l'argent de la nation pour » gouverner les Parlemens ; il ne s'en ca- » choit pas, & l'Auteur de ces Mémoires » lui a entendu dire : *il y a une drogue ici avec* » *laquelle on adoucit toutes les mauvaiſes hu-* » *meurs ; elle ne ſe vend que dans ma boutique.* » Ces paroles, *ajoutez-vous*, qui ne ſont *ni* » *d'un eſprit, ni d'un ſtyle élevé*, exprimoient » ſon caractere.

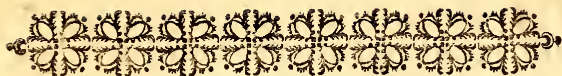
Le contraſte que je viens de vous expoſer, devient encore plus ſenſible, lorſqu'on lit à la page 169. du même volume : « on a déjà » dit, (vous parlez, MONSIEUR, de la » Guerre que vouloit le Peuple Anglois,) » que le Miniſtre Walpole cherchoit à tout » concilier. Ses Adverſaires vouloient tout » aigrir. On n'a jamais parlé avec plus de » véritable éloquence, qu'on parla ſur ce » ſujet dans le Parlement d'Angleterre : & » *je ne ſçais ſi les harangues méditées qu'on* » *prononçoit autrefois dans Athenes & dans*

» *Rome, dans des occaſions à peu près ſembla-*
» *bles, l'emportent ſur les diſcours non-préparés*
» *du Chevalier Windham, du Lord Carteret,*
» *du Miniſtre Robert Walpole ....*

Voilà, MONSIEUR, à-peu-près toutes les petites fautes que j'ai pu remarquer dans votre Hiſtoire; mais, comme dit Horace, on n'eſt point bleſſé de petites taches, quand les grandes beautés l'emportent. Ce n'eſt pas vous cependant à qui j'attribue ces négligences. Un Auteur n'eſt pas toujours à portée de voir l'épreuve de ſon livre; un Correcteur d'Imprimerie ne veille pas toujours ſur ſes Confreres: ſi je me ſuis permis, MONSIEUR, de vous communiquer mes obſervations, c'eſt dans l'eſpérance que vous approuverez la liberté que j'ai priſe. On n'épure au creuſet que les métaux précieux.

Je ſuis, MONSIEUR, &c.

A Rennes, ce 15 d'Août 1756.



LETTRE

A M. BE***.

Sur la force de l'imagination.

MONSIEUR,

Si l'homme avoit l'imagination auſſi heureuſe que la femme, ce ſeroit un être parfait. Qu'une femme ſoit enceinte, & ſe frappe l'idée de quelque objet, l'enfant qu'elle mettra au monde aura de la reſſemblance avec cet objet. A-t-elle été affectée de l'idée d'un imbécile, elle fera un imbécile; a-t-elle porté ſon attention ſur un homme ſpirituel, ſon enfant aura de l'eſprit : tout cela eſt confirmé par l'expérience. Mais l'homme; quelle différence! Rarement ſes envies ſe manifeſtent avantageuſement. Veut-il, par exemple, enfanter un livre, il a beau s'affecter du ſtyle des Voltaire, des Jean-Jacques; il a beau

prendre pour modele les Montefquieu, les Helvetius, les Hainault, fouvent il ne produit qu'un avorton. A en juger par le gonflement de mon amour propre, j'étois gros d'un *in-folio*, & je n'ai produit qu'une miférable petite brochure, un ambrion : c'eft la montagne accouchée d'une fouris, fi timide & fi petite, qu'un coup de fifflet peut faire difparoître comme un éclair. Je fais qu'il y a des favoris de la nature, & nous en avons plufieurs dans cette Ville ; ceux-là font d'heureux privilégiés, qui n'ont pas plutôt regardé un livre, qu'ils en font un tout pareil ! Mêmes traits, mêmes phrafes, mêmes mots. Ce font mêmes penfées, page pour page, ligne pour ligne ; je vous en fais Juges, illuftres Mi . . . & Be . . . Prononcez ? Soyez fûrs que je ne rappellerai point de vos Jugemens, à ces Auteurs d'énormes Dictionnaires, écrits d'un ftyle bigaré & d'oracle, qui prouvent à la lettre *A*, qui détruifent à la lettre *B* ; & qui, à la lettre *C*, contredifent à la fois, & la lettre *B*, & la lettre *A*. Non, Meffieurs, vous êtes, en fait de Sciences & de Littérature, des Juges fupérieurs à ceux-là : mais laiffons-les, revenons à notre propos. Non-feulement la femme a la fupériorité fur l'homme, quant à la force de l'imagination, mais les plus chétifs

animaux, en fait de femelle, l'ont auſſi ſur eux. Parmi une infinité d'exemples, je ne rapporterai que celui-ci; car il y a plus d'une eſpèce d'animal à deux pieds, qui s'occupe des hautes Sciences : c'eſt une lettre que j'écrivis ſur cela, à un Savant.

„ Parmi les curieux qui obſerverent l'éclipſe „ du premier d'Avril 1764, je crois, *MONSIEUR*, qu'aucun d'eux ne l'examina avec „ autant d'attention que le fit une poule de „ la petite Ville de Plancoët, près de Dinan „ en Bretagne.

„ A l'entrée de cette Ville, on trouve un „ Couvent de Dominicains; ce Couvent eſt „ ſitué dans un lieu aſſez élevé : beaucoup „ d'Habitans de Plancoët s'y étoient rendus, „ afin, de pouvoir obſerver ſans obſtacle, „ le paſſage direct de la Lune, entre la Terre & le Soleil. Le Ciel étoit clair; & jamais dans aucun lieu de notre emiſphere, „ on ne fut peut-être plus à l'aiſe pour examiner le phénomene que vous aviez annoncé.

„ Cependant un des curieux apperçut la „ poule dont je parle, qui regardoit la jonction des deux Aſtres, avec une attention „ toute particuliere; il fit remarquer cette

„ poule à toute l'aſſemblée : alors les yeux
„ des obſervateurs ſe fixerent ſur elle, &
„ y reſterent autant de temps que les regards
„ de celle-ci furent fixés ſur l'objet de ſon
„ attention. On rioit, & les rieurs plainſan-
„ terent aſſez long-temps; car l'animal ne
„ ceſſa ſes obſervations qu'après l'écliſpe.

„ Ce n'eſt pas là ce qui eſt le plus ſingulier ;
„ il eſt bon, MONSIEUR, de vous dire que la
„ poule a mis à profit ſes réflexions. Le 2 ou
„ le 3 du même mois, elle pondit un œuf au
„ bout duquel on voit en relief, l'écliſpe
„ qu'elle obſerva. Les Religieux de Plancoët
„ gardent cet œuf avec ſoin, quoiqu'ils le
„ montrent à qui veut le voir. Je tiens ceci
„ de pluſieurs perſonnes qui étoient préſen-
„ tes, & qui ont vu l'œuf : je vous fais part
„ de cette merveille, afin que ſi vous aviez
„ envie d'avoir, & l'œuf & la poule, vous
„ puiſſiez vous adreſſer à ceux qui les ont
„ en leur poſſeſſion ; c'eſt une curioſité digne
„ de l'attention de l'Académie, dont vous
„ faites la gloire par vos connoiſſances pro-
„ fondes & éminentes, &c. *Rennes, ce 10 Mai 1764.*

Ce Savant qui reçoit toutes les obſervations & tous les avis qu'on lui envoye, avec

la bonté & l'indulgence d'un homme tout céleste, me fit cette réponse.

„ J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait „ l'honneur de m'écrire, & je l'ai communi- „ quée à l'Académie, qui a trouvé le phéno- „ mene fort singulier; mais elle ne croît pas „ pouvoir s'y arrêter, jusqu'à ce que des „ personnes qui savent voir & qui n'aiment „ point le merveilleux, l'aient examiné avec „ soin. Il paroît, MONSIEUR, que vous ne „ l'avez pas vu; c'est par le rapport des autres „ que ce phénomene vous est connu. Il y a „ dans Rennes des curieux; l'observation de „ l'éclispe a été faite dans cette Ville, & nous „ a été communiquée : je suis persuadé que „ les Religieux Dominicains se feroient un „ plaisir de leur faire voir cette merveille; „ l'Académie, au reste, m'a chargé de vous „ remercier, MONSIEUR, de votre atten- „ tion; mais elle ne veut point demander „ l'œuf, à moins qu'elle ne soit sure que l'Art „ n'a pas eu de part au phénomene que vous „ m'annoncez. Je vous ai, en mon particu- „ lier, la plus grande obligation, de m'avoir „ fait part d'une découverte aussi singuliere; „ & je suis avec une estime, &c. *A l'Acad. ce 30 Mai 1764.* C. DE T.

Cette réponse m'ayant engagé à écrire aux Religieux de Plancoët, le Pere Bérenger, sous-Prieur de la Communauté, attesta ce fait par un certificat. J'avois négligé jusqu'à présent, de rendre les honneurs dûs à cette poule célebre; mais l'occasion s'étant présentée d'avoir un habile Sculpteur dans notre Ville, j'ai été bien vîte le prier de me faire le buste de ce merveilleux animal; il l'a exécuté à mériter les éloges des Phidias & des Praxitèles; & je compte bien un jour obtenir pour ce *buste*, une place dans la galerie des Savans, entre ceux des *Mi*... & des *Be*... si jamais ils reçoivent ce triomphe.

Dijon, ce 15 Mai 1773.